LE

SOCIALISME

DANS LE PASSÉ.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.


THOMAS MORUS.

ENCYCLOPÉDIE POPULAIRE.

LE SOCIALISME

DANS LE PASSÉ

PAR

J. J. THONISSEN,
Professeur à la faculté de droit de l'Université de Louvain.

Personne n'est plus persuadé que moi de la perfectibilité de la nature humaine; mais je ne veux pas, quand on me parle de l'avenir, qu'on vienne me donner pour du neuf les guenilles qui pendent depuis deux mille ans dans les écoles des philosophes grecs et dans les prêches des hérésiarques chrétiens.

CHATEAUBRIAND.

III

SOCIÉTÉ POUR L'ÉMANCIPATION INTELLECTUELLE

BRUXELLES,
Société pour l'émancipation intellectuelle,
A. JAMAR, EDITEUR.

SECTION II.

LE SOCIALISME EN ANGLETERRE.

---

§ 1er.

LES PHILANTHROPES SPENCÉENS.

Placards communistes affichés à Londres en 1787. — Spence, instituteur primaire à Newcastle, lève la bannière du communisme. — Il marche sur les traces de Platon et de Morus. — Le roman *Spensonia*. — Philanthropes spencéens. — Propagande communiste. — Intervention de la justice anglaise. — Décadence et ruine de la secte.

Dans une belle matinée d'hiver de l'an 1787, les habitants de Londres furent à la fois surpris et effrayés de trouver, sur la base des monuments et au coin de toutes les rues, le placard suivant :

L'association paroissiale dans la terre
est le seul remède efficace
de la détresse et des oppressions du peuple.
Les détenteurs de la terre ne sont PAS LES PROPRIÉTAIRES EN CHEF,
Ils ne sont que des INTENDANTS,
CAR LA TERRE EST LA FERME DU PEUPLE.
Ce ne sont pas les dépenses du gouvernement qui causent la misère,
mais les énormes exactions
de ces INTENDANTS INJUSTES.
Le monopole de la terre est également contraire
à la charité chrétienne, à l'indépendance
et à la moralité de l'homme.
Le produit de la terre appartient à tous,
et combien cependant est misérable la grande masse du peuple
Il n'est possible de réformer radicalement
la situation du peuple que par l'établissement d'un système fondé
sur l'immuable base de la nature et de la justice.
L'expérience en démontre la nécessité;
LES DROITS DE L'HOMME
l'exigent pour leur conservation.

A la suite de ce placard, on lisait un avis portant :

« C'est pour obtenir cet important objet et propager la connaissance du système ci-dessus qu'a été instituée la *Société des Philanthropes*. On peut se renseigner plus amplement sur les principes en suivant un de ses *meetings de section*, où sont discutés *des sujets calculés pour éclairer l'intelligence humaine*, et où l'on se procure aussi les règlements de la société, contenant le développement complet du système. Chaque individu est admis sans payer, pourvu qu'il se conduise avec décence. »

Enfin, au bas de la page, se trouvait l'indication des tavernes qui servaient de lieu de réunion, ainsi que du jour et de l'heure des assemblées hebdomadaires.

Qui était le rédacteur de ces placards attentatoires aux droits de la propriété ? Qui était l'organisateur de ces *meetings de section destinés à éclairer l'intelligence humaine ?*

C'était un instituteur primaire, nommé Spence, que ses idées extravagantes avaient fait renvoyer de l'école de Newcastle-upon-Tyne.

Spence avait débuté en 1775, par un Mémoire lu devant un club littéraire de Newcastle. Devançant Fourier de trente ans, le jeune pédagogue prétendait reconstituer l'ordre social selon les lois de l'*harmonie universelle*. « Toute chose, disait-il, est fondée sur des principes inaltérables : chaque science et chaque art forment un tout parfait. Il n'y a anarchie que dans la langue et la politique. » — C'était cette double anarchie que Spence voulait faire disparaître. Quant à la langue, il y remédiait à l'aide d'une *orthographe naturelle ou philosophique*. Quant à la politique, le maître d'école avait deux moyens tout aussi expéditifs : la confiscation et le communisme.

Spence avait compté sur des applaudissements ; mais son espoir fut déçu : la lecture de son mémoire lui valut d'être expulsé en même temps du club et de l'école.

Réduit à chercher un nouvel état, l'ex-pédagogue se procura une petite voiture et se fit libraire ambulant ; mais cette métamorphose ne lui fit pas abandonner ses études de prédilection. Parcourant l'Écosse et l'Angleterre, méditant le jour, écrivant la

nuit, il réussit enfin à composer un livre qu'il crut destiné à renouveler la face du globe.

Marchant sur les traces de Platon, de Morus et de Harrington, Spence imagine un pays parfait, constitué en république et gouverné par des lois rationnelles. Cette terre fortunée s'appelle *Spensonia*. La république y est *une et indivisible* [1]. Le peuple s'y compose de l'*universalité des citoyens* [2]. La propriété *foncière* y est inconnue. Toutes les terres appartiennent à l'État. Le pouvoir législatif est exercé par un parlement annuel, élu par le suffrage universel. Les femmes jouissent des droits électoraux au même degré que les hommes. Un conseil de vingt-quatre membres, renouvelé par moitié chaque année, est investi du pouvoir exécutif. La république n'a point d'armée permanente. Si la guerre éclate, tout citoyen est soldat.

Nous venons de dire que la propriété *foncière* est inconnue à *Spensonia*. Le sol y est divisé en paroisses, et chaque paroisse est subdivisée à son tour en un nombre de fermes proportionné au chiffre de la population. Ces fermes sont mises en adjudication publique, tous les vingt et un ans; le produit du fermage est destiné à défrayer les dépenses publiques, et, s'il y a un excédant de recette, il est également partagé entre tous les habitants de la paroisse.

Certes, cette ébauche d'organisation sociale est loin de pouvoir être assimilée aux systèmes complets et bien coordonnés que Fourier, Cabet et Louis Blanc ont imaginés de notre temps. Toutefois, cette république *une et indivisible*, cette souveraineté placée dans l'universalité des citoyens, y compris les femmes, cette prétention de grouper les éléments de la vie sociale de manière à en former un *tout parfait*, ce sont là des idées et des projets dont les réformateurs plus rapprochés de nous ont su tirer profit. Mais Spence n'avait ni le génie, ni les connaissances nécessaires pour aller plus loin, et c'est pour ce motif, sans doute, qu'il a maintenu dans sa république toute autre propriété que la propriété foncière. Il n'a pas même songé à l'association du capital et du travail. Dans l'ordre politique, il

[1] *The Spensonian commonwealth is one and indivisible.*

[2] *The Spensonian people is the universality of Spensonian citizens.*

s'arrête au suffrage universel; dans l'ordre économique, tout son secret consiste dans la confiscation du sol au profit de l'État.

Quoi qu'il en soit, Spence se transporta à Londres avec son livre, et il fut assez heureux pour s'y faire en peu de temps de nombreux disciples. Une association fut formée sous le titre de *Société des Philanthropes spencéens;* des brochures répandues à profusion amenaient chaque jour de nouveaux adeptes; une somme considérable fut réunie à l'aide de souscriptions particulières, et Spence finit par se sentir assez fort pour oser convoquer le peuple, par des placards en forme de *prospectus* dont nous avons reproduit les termes.

Si l'Angleterre n'est pas le pays de l'égalité, elle est à coup sûr celui de la liberté. Toutes les opinions peuvent s'y manifester à l'aise; aussi longtemps que les prédications anarchiques ne se transforment pas en appel direct à l'émeute, l'autorité s'abstient d'intervenir. Spence en fit l'épreuve. Pendant plusieurs années, il put écrire, prêcher et faire de la propagande en toute liberté. Aussi longtemps qu'il se renferma dans les bornes d'une polémique honnête, d'une propagande pacifique, la justice ferma les yeux. Il n'en fut plus de même lorsque Spence, enhardi par l'impunité, prêcha hautement l'insurrection, en vouant les propriétaires à la vengeance des masses. Dans un pamphlet périodique, intitulé la *Chair de porc* (*pig's meat*), il s'oublia au point de s'écrier que le peuple devait imiter les Indiens de l'Amérique et SCALPER tous les propriétaires du Royaume-Uni. « Les revenus de nos propriétaires, disait-il, sont pour eux ce qu'était pour Samson les cheveux où résidait sa force. Ces hommes seront de dangereux compagnons dans la société, tant qu'ils auront encore leurs cheveux ou leurs revenus. *Scalpez-les donc;* car il est évident que si les Philistins avaient scalpé Samson, au lieu de se contenter de le raser, ils auraient à la fois sauvé leur vie et leur temple... Les détenteurs du sol sont comme des ennemis logés chez nous pour lever des contributions. Il faut avant tout détruire radicalement la force de ces Samsons, et cela ne peut se faire par l'innocente opération de la coupe des cheveux; car ce serait laisser les racines, et celles-ci ne tarderaient pas à repousser. Non; il faut les scalper... Rien de moins que l'extirpation com-

plète du système actuel de posséder la terre, si vous voulez reconstituer le monde de manière à ce qu'il vaille la peine d'y vivre... Quelques paroisses voisines n'ont qu'à déclarer que la terre est à elles; qu'elles forment une Convention de députés de la paroisse, et d'autres paroisses suivront immédiatement cet exemple, et une belle et puissante république surgira aussitôt dans toute sa grandeur... Le peuple n'a qu'à dire : *Que la terre soit à moi,* et la terre sera à lui. Qui, d'ailleurs, je vous prie, pourrait empêcher le peuple d'aucun pays de faire ce qu'il veut? »

Au moment où Spence se permettait cet appel à la révolte et au meurtre, les saturnales de la révolution française épouvantaient l'Europe. Le gouvernement anglais eût manqué à tous ses devoirs si, en présence de ces provocations brutales, que la misère publique rendait éminemment dangereuses, il se fût abstenu d'avoir recours aux voies légales. Appelé à la barre du *banc du roi,* le rédacteur de la *Chair de porc,* déclaré coupable d'excitation à la révolte, fut condamné à une amende de vingt livres sterling et à un emprisonnement d'un an. En conséquence, Spence fut enfermé à la geôle de Shrewsbury, où il passa son temps à déplorer l'ingratitude et l'imbécillité de l'espèce humaine. Il se plaisait à dire *que les hommes ne s'étaient pas montrés pour lui des clients très-reconnaissants.*

Après avoir subi sa peine, le réformateur revint à Londres, où ses disciples lui firent un accueil enthousiaste. Malheureusement, Spence n'était plus ce démocrate fougueux, ce novateur audacieux, qui méprisait les obstacles, bravait les lois et jetait à la société tout entière un défi superbe. La prison avait refroidi son zèle, et les agitations de la capitale lui étaient insupportables. Il reprit son métier de libraire ambulant, vendit ses propres ouvrages, *sema ses idées sur la route,* ainsi qu'il aimait à le dire, et ne reparut plus à la tribune des clubs qu'à de longs intervalles.

Spence mourut en 1814, mais ses idées lui survécurent. Toutefois, si le *communisme spencéen* ne descendit pas dans la tombe avec son inventeur, il ne faut pas s'imaginer que les disciples aient religieusement conservé toutes les doctrines du maître.

A leurs yeux, Spence avait eu un double tort : d'un côté, il n'avait pas assez tenu compte des idées religieuses de l'Angleterre ; de l'autre, il avait effrayé les propriétaires fonciers, en proposant la confiscation générale, sans se préoccuper du sort des possesseurs actuels. Or, afin de réparer cette double faute commise par le maître, les disciples se déclarèrent *Chrétiens* et offrirent une indemnité aux propriétaires qu'il fallait déposséder.

Le Christianisme spencéen mérite de fixer un instant l'attention, parce qu'il a servi de prélude au christianisme de M. Cabet, de M. Considérant et d'une foule d'autres socialistes français, qui se croient de bonne foi les seuls chrétiens du XIXe siècle.

Ce fut en 1816 que M. Thomas Evans, se qualifiant de bibliothécaire de la société des *Philanthropes spencéens*, crut devoir révéler au monde le Christianisme de sa secte [1]. Dès le début, M. Evans dépouille Jésus-Christ de sa divinité et le réduit aux proportions d'un simple philosophe. « Le Christ, dit-il, était un esclave romain, crucifié comme esclave (mode d'exécution particulièrement affecté aux esclaves), pour avoir prêché la doctrine séditieuse que Dieu était seul propriétaire de la terre, et non les Romains ; que tous les hommes étaient égaux aux yeux de Dieu et que, par conséquent, ils ne devaient être esclaves ni des Romains, ni d'un homme quelconque. » — M. le bibliothécaire continue sur le même ton dans une demi-douzaine de pages, puis il s'arrête avec la conviction d'avoir rassuré toutes les consciences timorées.

Mais que va devenir le christianisme des défenseurs de la propriété? Dans quelle catégorie faut-il placer ces ennemis du peuple qui croient à la divinité du Sauveur? Ces questions ne sauraient embarrasser M. Evans. Les socialistes français disent que leurs adversaires sont des *pharisiens ;* le philosophe spencéen va plus loin : il les appelle *païens.* « Les cours, s'écrie-t-il, les lords, les propriétaires et les peuples sont tous païens, adhé-

[1] Voici le titre original de la brochure de M. Evans : POLITIQUE CHRÉTIENNE, SALUT DE L'EMPIRE. *Clair et concis examen des causes qui ont produit la prochaine et inévitable banqueroute nationale, avec les effets qui doivent s'ensuivre, à moins qu'on ne les évite par l'adoption d'un remède réel et désirable, qui élèverait ces royaumes à un degré de grandeur auquel aucune nation n'est parvenue jusqu'ici ;* par Thomas Evans, etc., in-8o.

rant encore au paganisme avec obstination. Allez dans leurs demeures, et vous y trouverez les tableaux, les statues et les bustes de leurs Jupiters, de leurs Junons, de leurs Apollons, de leurs Dianes, etc., etc. » — Il y a là un progrès dont les socialistes des rives de la Seine sauront profiter. Au premier jour nous nous réveillerons *païens!*

Quant à l'indemnité que les amis de M. Evans veulent bien allouer aux païens dépossédés, le passage suivant suffira pour en donner une idée fidèle. « Il suffit de déclarer, dit le philosophe spencéen, que le territoire de ce royaume est la fortune du peuple... Cela ne fera tort à personne et profitera à tous, le changement étant *seulement* que ceux qui possèdent des maisons ou des terres payeront à l'avenir une rente au lieu d'en recevoir une. *Le gouvernement restera comme il est;* on accordera des pensions au roi, aux princes, aux nobles, aux ecclésiastiques, à la chambre des communes. La balance de tout le revenu sera distribuée à tout le peuple, à chaque homme, femme et enfant, comme profit de leur domicile naturel, sans taxe, sans péage, sans droits de douane, ce qui donnera environ quatre livres (100 fr.) par année. »

On le voit : les philanthropes spencéens ont singulièrement adouci l'âpre doctrine du maître. Ils adoptent un culte, ils offrent des pensions, ils veulent même que le gouvernement aristocratique de l'Angleterre reste tel qu'il est. Peine inutile! Le public resta indifférent, des désertions nombreuses éclaircirent les rangs de la phalange, et les derniers disciples de l'instituteur de Newcastle finirent par chercher un abri dans les bandes du chartisme. Bien avant les mouvements révolutionnaires de 1830, les Spensoniens avaient disparu de la scène.

---

§ II.

LES CHARTISTES.

Importance du mouvement chartiste. — La grande charte. — Tendances du chartisme. — Prédications communistes. — Organisation hiérarchique. — Conclusion.

Sur le continent, et surtout en France, le mouvement chartiste n'est pas apprécié à sa valeur réelle. Les uns y voient l'agitation désordonnée de quelques prolétaires, que des démagogues obscurs poussent au désordre, en les ameutant contre les propriétaires des manufactures. Les autres n'ont conservé des chartistes qu'un seul souvenir, celui de ces pétitions colossales, revêtues d'un million de signatures, que des chars escortés par vingt mille pétitionnaires venaient déposer au seuil de la Chambre des Communes; ils s'imaginent bénévolement que, dès le lendemain, les choses ont repris leur cours ordinaire et paisible.

Que les uns et les autres se détrompent! Au milieu des mille dangers qui menacent la puissance anglaise et que l'observateur attentif aperçoit de toutes parts, il n'en est pas de plus formidable, de plus imminent que le chartisme.

Les chartistes, on le sait, prennent leur nom de la *Charte du peuple* qu'ils veulent donner à la Grande-Bretagne.

Cette charte est on ne peut plus laconique. Elle se compose de six articles, que voici :

Art. 1er. Suffrage universel.

Art. 2. Vote au scrutin.

Art. 3. Parlements annuels.

Art. 4. Abolition du cens d'éligibilité fondé sur la propriété.

Art. 5. Salaire aux membres du parlement.

Art. 6. Division égale des colléges électoraux.

Parmi ces articles, il en est quelques-uns dont l'adoption constituerait à la fois un progrès réel et un acte de justice.

Exiger, comme condition d'éligibilité, un revenu considérable en biens-fonds, c'est exclure du parlement les industriels et les commerçants dont la fortune consiste en espèces, en marchandises et en navires; c'est, surtout, prononcer un verdict d'exclusion contre les intelligences d'élite, à qui Dieu, à défaut de terres et d'or, a donné la noblesse du cœur et la puissance du génie. Refuser un salaire aux membres du parlement, c'est éloigner de la chambre des communes tous ceux qui ne sont pas assez riches pour vivre honorablement dans la capitale, quels que soient d'ailleurs leur mérite personnel et les services qu'ils ont rendus à la patrie. Enfin, prendre pour base de la circonscription électorale le nombre des maisons et l'étendue du territoire, sans tenir compte du chiffre de la population, c'est aller directement à l'encontre des principes qui reconnaissent à tous les citoyens un droit égal à être représentés au sein du parlement. Or, nonobstant la réforme de 1834, tous ces vices existent dans la législation électorale de l'Angleterre. Sous tous ces rapports, il faut l'avouer, les prétentions des chartistes répondent aux exigences légitimes du gouvernement représentatif. Le vote au scrutin serait aussi une amélioration réelle. Quant au suffrage universel et aux parlements annuels, ce seraient deux institutions qui, dans l'état actuel des esprits et au sein de l'abrutissement moral des ouvriers anglais, deviendraient une source d'agitation, de désordres, de luttes et de malheurs, qui pousseraient inévitablement le pays à sa ruine. Dans tous les cas, et quelles que soient les craintes qu'il faille concevoir à ce sujet, il est certain que, si toutes les exigences des chartistes étaient renfermées dans les six articles de la charte politique, ce serait parmi les radicaux, et non parmi les socialistes, qu'il conviendrait de les classer.

Malheureusement, il n'en est point ainsi. Tout en manifestant des intentions pacifiques, tout en proclamant qu'ils attendent le redressement de leurs griefs de la loyauté et de la justice des pouvoirs établis, les chefs se permettent parfois de donner à la *charte du peuple* un sens qui conduit directement à la révolte et à la spoliation. Déjà en 1846, un jeune avocat de Londres, M. Ernest Jones, l'orateur habituel de la secte, ne craignait pas

d'adresser aux adeptes assemblés des paroles comme celles-ci : « Les détenteurs privilégiés de la terre, de la richesse et du pouvoir en ce monde sont les débiteurs du peuple pour des siècles de jouissance et de monopole. Nous citons ces débiteurs devant le tribunal des nations : il nous faut le capital avec les intérêts..., oui, et l'intérêt composé même jusqu'à la dernière fraction, puisque, non contents de vous frauder, ils vous ont traités avec outrage et irrités par le fouet, tout en vous refusant l'aliment que vous aviez sous la main, vous qui avez semé et moissonné pour eux; réalisant ainsi le supplice fabuleux de Tantale, malgré leurs Écritures qui disent : Tu ne muselèras pas le bœuf qui foule le blé [1]. » — Après la lecture de ce passage, on ne dira plus que, dans l'ordre économique, les chefs des chartistes se contentent de réclamer la destruction des entraves féodales qui, il est vrai, pèsent encore sur une grande partie du sol des trois-royaumes.

Quoi qu'il en soit, en attendant que la nation tout entière adopte leurs principes, les chartistes se sont organisés sur un pied formidable. Chaque ville et chaque canton rural ont leur comité élu par le suffrage universel. Ces comités nomment chaque année leurs représentants à une *convention nationale*, qui s'assemble périodiquement à Londres. La *convention nationale* nomme, à son tour, un *pouvoir exécutif*, un gouvernement proprement dit, chargé de l'exécution de ses décrets. Un journal hebdomadaire, le *Northern Star* [2], leur sert de moniteur officiel, indépendamment du *Labourer* [3], de l'*Evening Star* [4], et de plusieurs autres organes plus ou moins considérables. — Une société nouvelle, ayant son organisation politique, son budget, ses représentants, son gouvernement et sa presse, se trouve ainsi constituée, comme une menace permanente et vivante, au sein de la société légale qu'un travail de plusieurs siècles a donnée à la vieille Angleterre!

On se rappelle que, peu de mois après la révolution de

[1] Ce discours a été publié dans le *New Quarterly Review*, 1re livr. de 1848.
[2] *L'Étoile du Nord.*
[3] *Le Travailleur.*
[4] *L'Étoile du soir.*

février, trente mille chartistes se présentèrent aux portes de Londres, accompagnant une *sommation respectueuse*, adressée à la chambre des communes, sous la forme d'une pétition revêtue de deux millions de signatures. Le drapeau du chartisme (rouge, vert et blanc) les précédait, porté par un ouvrier mineur, entre un drapeau français et un drapeau américain surmontés du bonnet rouge. L'énergie de l'aristocratie et de la classe moyenne de Londres venant en aide à la force publique, on a réussi à faire rebrousser chemin à cette immense procession soi-disant pacifique. En sera-t-il toujours ainsi? Quel sera le rôle que joueront tous ces prolétaires au jour, facile à prévoir, où les trois quarts des pays civilisés pourront se passer des marchandises anglaises?... Problème terrible, non-seulement pour l'Angleterre, mais encore pour l'Europe et le monde! La chute du colosse britannique deviendrait le signal d'une ère de révolutions dont nul ne saurait prévoir les conséquences.

Qu'on n'oublie pas que le chartisme ne date que de 1834 [1]!

Le mouvement est d'autant plus sérieux que les chartistes ne se présentent pas seulement comme un parti politique, mais comme une race opprimée. Ils se disent les descendants des Saxons dépossédés par une aristocratie étrangère; ils revendiquent, au nom du droit, la part du sol anglais dont la conquête les a dépouillés. — En France, Eugène Sue affecte de voir dans les prolétaires les descendants des Gaulois dépossédés par les Francs : les deux hypothèses sont identiques [2].

[1] A l'occasion de la grande procession chartiste que nous venons de mentionner, le duc de Wellington prononça ces mémorables paroles, rapportées par les journaux du temps : « On en est arrivé à ce point que la loi est devenue un objet de mépris... A cause de ce mépris de la loi, il n'y aura bientôt plus d'autre autorité que celle de la force physique. En 1831, il y a eu des insurrections extraordinaires à Bristol et à Lyon ; à Bristol il n'a fallu qu'un colonel et un escadron de dragons pour sauver la ville, tandis qu'à Lyon il fallait un maréchal de France avec soixante mille hommes. Voilà ce que faisait en 1831, à Bristol, le respect de la loi. Mais qu'est-il devenu, ce respect, aujourd'hui qu'à Londres il faut armer deux cent mille citoyens et mettre sur pied des milliers de soldats pour maintenir l'ordre? »

[2] La *Revue Britannique* a publié de remarquables travaux sur les Spensoniens et les Chartistes (voy. les livraisons d'avril et de mai 1848).

§ III.

LES OWENITES OU COMMUNISTES COOPÉRATIFS.

Parmi les socialistes d'Angleterre, il n'en est pas qui, sous le rapport de la puissance de négation, puissent approcher de M. Owen et de ses disciples. La propriété, la famille, la religion, la morale, la loi, tout disparaît dans un commun naufrage : le communisme reste seul debout sur les ruines des institutions, des croyances, des lois et des mœurs. Nous avons exposé ailleurs [1] l'origine, le développement et la décadence de la secte. Nous nous bornerons à ajouter ici que M. Owen est aujourd'hui à peu près le seul communiste coopératif qui ait résisté à la concurrence du chartisme. Lui-même, quand il éprouve le besoin de manifester des idées nouvelles, a recours aux feuilles chartistes, et les patrons de celles-ci, persuadés que tout adversaire de la société doit être traité avec respect, accueillent toujours avec une bienveillance extrême les élucubrations de l'inventeur du communisme coopératif.

[1] Voy. le *Socialisme et ses Promesses*, t. I, p. 83.

SECTION III.

LE SOCIALISME EN ALLEMAGNE ET EN SUISSE.

Traits distinctifs des socialistes allemands. — Absence d'idées positives. — Grün et Feuerbach. — Le radicalisme suisse. — La Jeune Europe et la Jeune Suisse. — Le prolétariat-voleur du tailleur Weitling. — La révolution de 1848 se prépare en Suisse.

Entre les socialistes français et ceux d'outre-Rhin, il existe une différence essentielle.

Les chefs des écoles françaises désirent au même degré que leurs frères d'Allemagne l'anéantissement de la société actuelle; mais ils ont, de plus que ceux-ci, la franchise d'indiquer nettement le but qu'ils veulent atteindre. Ils formulent des systèmes complets; ils font connaître les plans de l'organisation sociale qu'ils veulent substituer à celle qui existe aujourd'hui. Pierre Leroux et quelques-uns de ses disciples ont voulu, à la vérité, se renfermer dans les nuages d'une théorie abstraite; mais leurs efforts sont restés isolés, et la foule a détourné les yeux d'un drapeau où elle n'apercevait que des phrases sonores, que des négations plus ou moins radicales. Tous ceux qui, comme Fourier, Louis Blanc et Cabet, ont attiré de nombreux disciples sous leurs bannières, n'ont réussi qu'après avoir exhibé un tableau complet de la vie sociale régénérée.

Rien de semblable ne se passe en Allemagne. Pour les réfor-

mateurs d'outre-Rhin, le socialisme consiste dans la négation absolue de toutes les croyances religieuses, sociales et politiques. Le mouvement s'y manifeste sous la seule forme d'une guerre implacable à toutes les idées dominantes. On nie Dieu, parce que l'idée de Dieu est la clef de voûte de la civilisation européenne. On nie la vie future, parce que la perspective d'une existence meilleure rend le pauvre patient et l'empêche de se ruer sur le riche. On nie la propriété, parce qu'elle sert de base à l'édifice social qu'il s'agit de renverser. On nie la morale et la loi, parce qu'elles posent des entraves à la libre manifestation des passions. Enfin, on nie la patrie, parce que, dit-on, les divisions territoriales favorisent les entreprises des princes et s'opposent à la fusion des races humaines. Or, quand après toutes ces négations, n'apercevant plus que des décombres, arrivé au bord de l'abîme et en présence du néant, vous sommez ces philosophes *humanitaires* de vous faire connaître la *société nouvelle*, les uns vous répondent que, pour le moment, ils n'ont d'autre but que *de poser le principe de la révolution*, les autres, qu'ils ne veulent pas renouveler la faute des socialistes français, qui, en formulant des systèmes, ont introduit la division et la lutte au sein des masses redoutables qui allaient se lancer sur la société moderne. C'est tout au plus si quelques-uns daignent vous dire qu'il s'agit d'arriver à la communauté des biens et des femmes. A la vérité, quelques publicistes, arrivés au bord de l'abîme, ont reculé après en avoir mesuré les profondeurs; quelques cœurs honnêtes se sont révoltés à l'aspect du cynisme et de l'impiété de leurs coreligionnaires politiques. Vains efforts, peines inutiles! Leurs protestations isolées sont restées sans écho, et personne ne nous accusera d'exagération, quand nous dirons que le socialisme allemand consiste uniquement à faire une guerre implacable à toutes les idées reçues de religion, de propriété, de gouvernement, de société, de patrie, de morale, de dévouement et de patriotisme.

C'est surtout dans les œuvres de Grün, le plus spirituel des socialistes allemands, que cette différence radicale entre les doctrines allemandes et les théories françaises se manifeste avec la dernière évidence.

M. Grün, qu'on peut justement appeler le Proudhon de l'Allemagne, a longtemps séjourné en France. Il a eu des rapports nombreux avec tous les socialistes de quelque renom ; il a étudié les doctrines des maîtres et fréquenté les assemblées des disciples : il a vu de près les hommes et les choses. Or, cet examen minutieux, fait sur place, n'a eu d'autre résultat que d'inspirer à l'*humaniste* allemand, à l'égard des socialistes français, un dédain qui approche du mépris. Le livre qu'il publia à son retour renferme sur ce sujet les révélations les plus curieuses [1]. Nous lui emprunterons quelques détails.

Un jour, au sortir d'une réunion phalanstérienne, M. Grün traça sur son carnet la phrase suivante : « ... Je n'ai vu que des hommes vulgaires se nourrissant de la graisse d'un autre individu, et, pour surcroît de misère, de la graisse d'un mort. » Après avoir rapporté cet épisode, très-peu flatteur pour les disciples de Fourier, M. Grün gourmande durement M. Pierre Leroux, parce que le philosophe radical, en conservant une sorte de religion composée de généralités sentimentales, ouvre la porte aux bigoteries, aux prêtres, à la superstition, et surtout à la domination des dévots. Encore ce reproche n'est-il pas le seul que M. Grün adresse à l'ex-disciple de Saint-Simon. L'influence que Pierre Leroux veut attribuer aux plus *savants* et aux plus *aimants* devient aussi l'objet des sarcasmes de son confrère d'Allemagne. Aux yeux de ce dernier, c'est reconstituer une aristocratie tout aussi dangereuse que celle qui opprime la société actuelle. « Pierre Leroux, dit-il, mérite incontestablement d'être placé parmi les plus savants et les plus aimants, et cependant, là où il ferait partie de l'aristocratie, je ne voudrais pas faire partie du peuple ; et jamais, de mon aveu, ni P. Leroux, ni George Sand, ni Hegel, ni Gœthe ne prendront les airs d'un aristocrate en face du dernier fabricant de balais. » — Louis Blanc n'est pas mieux traité. *L'organisation du travail est*, selon M. Grün, *une odieuse monnaie de cuivre avec laquelle les journalistes français jouent au bouchon*. C'est, dit-il ailleurs, un projet digne de Bicêtre, de Bedlam et de Siegburg. — Les communistes *babou-*

[1] *Die soziale Bewegung in Frankreich und België.* Darmstadt, 1845.

vistes [1], ces audacieux sectaires qui demandent à la fois la communauté des biens et celle des femmes, la destruction des villes et la proscription des beaux-arts, les *babouvistes* reçoivent quelques paroles d'encouragement; toutefois M. Grün leur adresse le reproche d'isoler les individus et de maintenir l'intérêt personnel comme base de l'organisation sociale.—Quant aux communistes *icariens* [2], avec leurs assemblées souveraines, leurs lois toutes-puissantes, leur presse bâillonnée, leur éducation uniforme, leurs travaux obligatoires et leurs croyances bâtardes, M. Grün ne trouve pas sous sa plume des expressions assez sévères à son gré pour flétrir leurs extravagances. S'il avait, dit-il, le malheur de vivre sous un tel régime, il provoquerait une émeute et renverserait la constitution, fût-ce au risque de retomber sous une monarchie constitutionnelle dirigée par un prince de Cobourg ou un fils de Louis-Philippe. — M. Proudhon seul reçoit des éloges de la part du niveleur d'outre-Rhin. Son audace, son impiété, sa puissance de négation, son instinct de destruction, ses apostrophes brutales, le mépris qu'il affecte pour les gouvernements et les lois, deviennent aux yeux de M. Grün autant de titres à l'admiration des contemporains et de la postérité. Le seul reproche qu'il adresse à l'auteur des *Contradictions économiques*, c'est de s'opposer à l'*émancipation des femmes* [3].

On croit peut-être que M. Grün, en repoussant à la fois les institutions actuelles de la France et celles que les socialistes veulent leur substituer, trace à son tour le plan de la société régénérée qu'il appelle de tous ses vœux; en d'autres termes, qu'il place l'*humanisme* allemand en présence du *socialisme* français. Il n'en est rien. A la vérité, M. Grün est l'adversaire de toutes les institutions et de toutes les croyances du monde moderne; son thème favori consiste à dire que le problème social doit être résolu à l'aide de l'*identification absolue des penchants individuels avec l'intérêt collectif de l'humanité*. Mais

[1] Voy. *le Socialisme et ses promesses*, t. I, p. 102.
[2] *Ibid.*, t. I, p. 77.
[3] Voy., sur la visite faite par M. Grün à M. Proudhon, *le Socialisme et ses promesses*, t. II, p. 29.

comment opérer cette identification merveilleuse? comment détruire l'intérêt personnel? comment organiser la société, sans lois, sans gouvernement, sans religion, sans morale et sans propriété? L'humaniste n'a garde de toucher à ces questions importunes. C'est tout au plus si, de temps à autre, il daigne émettre, dans le cercle restreint de l'économie politique, une opinion isolée qui ne mérite pas même les honneurs d'une réfutation [1].

Du reste, ce n'est pas seulement à M. Grün que ces reproches doivent être adressés. La même tendance et les mêmes lacunes se manifestent dans les œuvres de M. Feuerbach, que tous les socialistes allemands saluent des titres de guide et de maître.

En voyant Feuerbach se poser cette question capitale : « Quels sont mes principes? » le lecteur s'apprête à mettre la main sur une profession de foi nette, concise et complète. Or, voici malheureusement la réponse dont il faut se contenter : « Mes principes sont : *ego et alter ego*, égoïsme et communisme; car les deux termes sont inséparables comme le bras et le cœur; sans égoïsme, il n'y a pas de tête; sans communisme, il n'y a pas de cœur ! » Vivement contrarié, le lecteur passe outre et s'apprête à rencontrer, sur le terrain de la religion et de la philosophie, un système qui soit un peu moins laconique, un peu plus positif. Déception nouvelle ! « Aucune religion, dit Feuerbach, voilà ma religion; aucune philosophie, voilà ma philosophie... Que l'homme seul soit notre dieu, notre père, notre juge, notre sauveur, notre vraie patrie, le but de toute notre existence, de tous

[1] Nous venons de voir que M. Grün ne ménage pas les démocrates de 1848.— Il procède de la même manière à l'égard de ceux du siècle passé. Robespierre, dans sa célèbre *Déclaration des droits de l'homme*, avait dit : « Tout acte contre la liberté, la sûreté ou la *propriété* d'un homme, exercé par qui que ce soit, même au nom de la loi, hors des cas déterminés par la loi et des formes qu'elle prescrit, est arbitraire et nul, et si on veut l'exécuter par la violence, il est permis de repousser la violence par la force... » Voici comment M. Grün paraphrase ce texte : « Cela veut dire : la propriété est légale; la propriété peut être légalement violée; toutefois, la propriété ne peut pas être violée légalement. La résistance à une violation légale de la propriété, si cette violation est illégale, est légale. *Vous étiez sans doute un honnête homme,* Maximilien Robespierre, *mais vous n'étiez pas un homme de génie!* » — Robespierre est dépassé !

nos efforts! » Puis viennent de longues dissertations sur le théisme et le panthéisme, l'âme et le corps, l'esprit et la matière, la nature humaine et les lois de la pensée [1]. Le philosophe germanique procède à peu près comme M. Proudhon; mais il est loin de posséder la science économique de l'auteur des *Mémoires contre la propriété.*

Au premier abord, on est tenté de croire que, d'un côté, le cynisme et l'audace de l'attaque, de l'autre, l'incertitude du résultat, doivent suffire pour dessiller les yeux et prémunir le peuple contre les suggestions dangereuses auxquelles il est en butte. Telle était, en effet, l'opinion de la plupart des hommes d'État de l'Allemagne; ils s'endormaient en paix, dans la ferme persuasion que les prolétaires n'affronteraient pas les hasards d'une révolution sociale avant d'avoir sous les yeux un tableau nettement dessiné de l'*Eldorado* promis par les humanistes. Par malheur, les événements n'ont pas tardé à leur apporter de terribles déceptions.

Ici il importe de faire quelques pas en arrière.

Les mouvements révolutionnaires de 1830 n'avaient eu qu'une durée éphémère. En Pologne, en Allemagne, à Naples, de même que dans la Romagne et la Lombardie, les gouvernements avaient triomphé de l'insurrection, tandis que dans les pays où, comme en France et en Belgique, la révolution était

[1] Ces idées, qui se manifestent dans tous les livres de Feuerbach, se produisent surtout dans *Die Religion der Zukunft* et *Fragmente der Caracteristik meiner philosophischen* CURRICULUM VITÆ. — Le reproche, que nous adressons aux socialistes allemands, de se renfermer dans les nuages de la théorie, est on ne peut plus fondé. Frobel, l'ex-représentant de Francfort, le compagnon de Blum sur les barricades de Vienne, propose seul un plan de réalisation, dans son *Système de politique socialiste.* Encore est-il resté bien loin de la netteté et de la précision de Fourier, de Louis Blanc et de Cabet. Comme tous les socialistes allemands, il égare sa pensée dans un dédale de théories anthropologiques, psychologiques et métaphysiques, qui pourraient aisément être écartées du débat. Au fond, Frobel veut constituer une démocratie absolue, basée sur les droits de la liberté individuelle, combinés avec les prérogatives de la majorité du peuple. Dans sa république, les citoyens pourront posséder des biens, mais après leur mort ces biens retourneront à la masse. Les mécontents auront le *droit d'émigrer*. Les femmes seront émancipées, *à l'instar des Négresses d'Afrique*, etc., etc. Quant aux idées religieuses, Frobel est on ne peut plus *avancé :* « La religion, dit-il, console l'infortune : or, il importe au *progrès du monde* que la patience des malheureux soit enfin épuisée. »

restée victorieuse, on avait promptement rétabli la monarchie constitutionnelle. Aussi rencontrait-on sur toutes les routes un nombre immense de proscrits appartenant à toutes les opinions et à toutes les classes. Ils allaient solliciter à l'étranger un abri contre les condamnations prononcées par les tribunaux de leur patrie. Quelques-uns se réfugièrent en Belgique, d'autres en France, d'autres encore en Angleterre, mais le plus grand nombre s'établit sur le territoire de la république helvétique.

A peine installés en Suisse, les réfugiés de toutes les nations se lassèrent du repos de l'exil. Le malheur n'avait pas abattu leur courage. A ces natures ardentes, à ces cœurs passionnés, il fallait un aliment qui pût assouvir le besoin d'agitation qui les obsédait. Pour ces conspirateurs émérites, l'inaction était un supplice.

Ce fut alors que les chefs des sociétés secrètes, auxquelles tous les proscrits étaient affiliés, conçurent un projet dont l'Europe libérale a trop tard compris la nature et les conséquences.

Placé entre la France, l'Allemagne et l'Italie, le territoire helvétique était merveilleusement propre à servir de foyer à la propagande révolutionnaire, de centre à toutes les sociétés secrètes. La surveillance des magistrats suisses était peu gênante; ils s'informaient rarement des antécédents et des actes des réfugiés. Il importait néanmoins de prendre quelques mesures de précaution pour l'avenir. Le peuple pouvait se lasser d'une hospitalité coûteuse, la diplomatie pouvait exiger l'expulsion des proscrits. Or, pour prévenir ce double malheur, il n'existait qu'un seul moyen efficace : placer le gouvernement du pays aux mains du radicalisme.

Mazzini, le futur président de la Constituante romaine, s'imposa cette tâche [1].

Arrivé en Suisse à la fin de 1833, Mazzini débuta par un acte de fédération entre les débris des phalanges révolutionnaires réunis sur le territoire des Cantons. Le 15 avril 1834, les Italiens, les Polonais et les Allemands conclurent une alliance solennelle. Voici le texte du traité :

[1] Voir, pour les idées sociales de Mazzini, la section IV de ce chapitre.

« Nous soussignés, hommes de progrès et de liberté;

« Croyant :

« A l'égalité et à la fraternité des hommes,

« A l'égalité et à la fraternité des peuples;

« Croyant en outre :

« Que l'humanité est appelée à marcher, par un progrès continuel et sous l'empire de la loi morale universelle, au développement libre et harmonique de ses facultés et à l'accomplissement de sa mission dans l'univers;

« Qu'elle ne le peut que par le concours actif de tous ses membres librement associés;

« Que l'association ne peut être véritablement et librement constituée qu'entre ÉGAUX, puisque toute inégalité emporte violation d'indépendance, et toute violation d'indépendance infirme la liberté du consentement;

« Que la liberté, l'égalité, l'humanité sont également sacrées, qu'elles constituent trois éléments inviolables dans toute solution définitive du problème social, et que partout où l'un de ces éléments est sacrifié aux deux autres, l'organisation des travaux humains pour atteindre cette solution est radicalement défectueuse;

« Convaincus :

« Que, si le but final vers lequel tend l'humanité est essentiellement un, si les principes généraux qui doivent diriger les familles humaines dans leur marche vers ce but social sont les mêmes, plusieurs voies sont cependant ouvertes au progrès;

« Convaincus :

« Que chaque homme et chaque peuple a sa mission particulière à remplir, qui, tout en constituant son individualité, concourt nécessairement à l'accomplissement de la mission humanitaire;

« Convaincus enfin :

« Que l'association des hommes et des peuples doit réunir la garantie du libre exercice de la mission individuelle à la certitude de la direction vers le développement de la mission générale.

« Forts de nos droits d'hommes et de citoyens, forts de notre

conscience et du mandat que Dieu et l'humanité décernent à ceux qui veulent dévouer leurs bras, leur intelligence et leur existence à la cause sainte du progrès des peuples ;

« Après nous être constitués en associations nationales, libres et indépendantes, noyaux primitifs de la Jeune Pologne, de la Jeune Allemagne et de la Jeune Italie ;

« Réunis en commun accord pour l'intérêt général le quinzième jour du mois d'avril de l'année 1834, la main sur le cœur, et nous portant fort pour l'avenir, nous avons arrêté ce qui suit :

« 1. La *Jeune Allemagne*, la *Jeune Pologne* et la *Jeune Italie*, associations républicaines marchant au même but humanitaire, sous une même croyance de liberté, d'égalité et de progrès, se lient fraternellement, maintenant et pour toujours, pour tout ce qui regarde le but général.

« 2. Une *déclaration des principes qui constituent la loi morale universelle*, appliquée aux sociétés humaines, sera rédigée et signée en commun par les trois comités nationaux. Elle précisera la croyance, le but et la marche générale des trois associations.

« Nulle d'entre elles ne pourra s'en détacher dans ses travaux sans violation coupable de l'acte de fraternité et sans en subir toutes les conséquences.

« 3. Pour tout ce qui est placé en dehors de la déclaration de principes et de la sphère des intérêts généraux, chacune des trois associations est libre et indépendante.

« 4. L'alliance offensive et défensive, solidarité des peuples qui se reconnaissent, est établie entre les trois associations. Toutes trois travaillent en commun à leur émancipation. Chacune d'elles aura droit au secours des autres pour toute manifestation solennelle et importante qui s'opérera dans son sein.

« 5. La réunion des comités nationaux, ou de délégués de chaque comité, constituera le comité de la *Jeune Europe*.

« 6. Il y a fraternité entre les individus qui composent les trois associations. Chacun d'eux remplira toujours envers l'autre les devoirs qui en découlent.

« 7. Un symbole commun à tous les membres des associations

sera déterminé par le comité de la *Jeune Europe*. Ils se reconnaîtront à ce symbole. Une devise commune placée en tête des imprimés fera reconnaître les publications des associations.

« 8. Tout peuple qui voudra participer aux droits et devoirs de l'alliance établie entre les trois peuples liés par cet acte, adhérera formellement à l'acte même, en le signant par l'organe de ses représentants.

« Fait à Berne (en Suisse), le 15 avril 1834.

« *Pour la Jeune Italie.* — *Signé :* GIUSEPPE MAZZINI, L. A. MELEGARI, GIOVANNI RUFFINI, C. BIANGI, ROSALÈS, A. GHIGLIONE, AG. RUFFINI.

« *Pour la Jeune Allemagne.* — *Signé :* Docteur E. BREIDENSTEIN, F. BREIDENSTEIN, STROMEYER, BARTH, PETERS.

« *Pour la Jeune Pologne.* — *Signé :* STOLZMANN, J. DYBOWSKY, CONSTANTIN ZALESKY, FRANSZEK GORDASZEWSKY [1]. »

En attendant que Mazzini eût rédigé la *déclaration de principes*, destinée à devenir le code de la *morale universelle* des peuples libres, les dix-huit signataires de l'acte de fédération se mirent à l'œuvre en Suisse. Ils s'adressèrent à tous les intrigants ruinés, à tous les ambitieux déçus dans leurs espérances, à tous les hommes mécontents de leur sort. Le succès fut aussi rapide que considérable. Le 26 juillet 1835, une *Jeune Suisse*, adoptant les statuts de la *Jeune Europe*, se constitua à Villeneuve, sur le lac de Genève [2].

Dès ce moment, le territoire helvétique devint le principal théâtre de la propagande révolutionnaire. Mazzini avait la direction supérieure ; mais, fidèle à ses habitudes de dissimulation, il ne descendait pas lui-même dans l'arène. Le *frère* le plus actif, le vrai pivot du mouvement, fut un instituteur primaire de Bienne, Ernest Schüller, né à Darmstadt et naturalisé Suisse. Ce personnage procéda avec une adresse, un courage, une persévérance dignes d'une meilleure cause.

Depuis un temps immémorial, une foule d'ouvriers allemands

[1] Voy. *Histoire du Sonderbund*, par Crétineau-Joly. t. I, p. 68.
[2] Crétineau-Joly publie l'acte d'association, *Histoire du Sonderbund*, t. I, p. 76.

voyagent en Suisse ; ils s'y arrêtent pendant quelques mois, trouvent aisément du travail, et vivent dans l'intimité des artisans du pays. Schüller se glissa dans leurs réunions, et, sous prétexte de resserrer les liens de la fraternité, il sut leur persuader de se répartir en sociétés charitables, sous le titre de *Sociétés de Malades*. Ce projet ayant réussi, il en conçut un autre. Il se mit à déplorer l'ignorance dans laquelle, disait-il, les classes supérieures maintenaient le peuple ; puis, plaçant le remède à côté de la plaie qu'il avait signalée, il proposa d'organiser des *réunions de lecture*, destinées à faire pénétrer la lumière dans l'intelligence du prolétaire. Ce nouveau projet fut accueilli avec enthousiasme.

On devine aisément le reste. Les lectures, faites avec art, inculquèrent aux ouvriers toutes les doctrines antisociales de la démagogie moderne. Chaque *société de malades* devint un club où la conspiration s'abritait sous le manteau de la fraternité ; et ces clubs, grâce à la connivence de la majorité des instituteurs primaires, s'établirent sur tous les points du territoire.

La corruption gagna de proche en proche. La bourgeoisie, dont on flattait les instincts ambitieux, mais à laquelle on avait soin de cacher le but qu'on voulait atteindre, la bourgeoisie arbora la bannière du radicalisme. Des clubs politiques s'établirent dans toutes les communes importantes, et les élections cantonales ne tardèrent pas à s'en ressentir. Chacune d'elles augmentait les forces du parti en poussant quelques radicaux au pouvoir. Bientôt on s'épargna même la peine de dissimuler. En 1845, le communiste Treichner et le phalanstérien Victor Considérant furent nommés professeurs à l'université de Lausanne [1] !

Nous ne connaissons pas de spectacle plus triste que l'aspect de décadence morale que la majorité des Cantons présente à cette époque. Dès 1839, un tailleur de Genève, Weitling, jaloux des lauriers de Jean de Leyde, avait établi, sous le titre d'*Alliance des Justes*, une vaste association de communistes. Empruntant le langage biblique des anabaptistes du XVI[e] siècle, ce fanatique s'écriait, dans son *Évangile du pauvre pécheur :* « Ce n'est plus

[1] La correspondance des radicaux dénote une énergie sauvage. J'en ai reproduit quelques fragments à l'Appendice (L. F.).

les mains jointes, la tête inclinée et agenouillés, que nous voulons célébrer la Pâque, mais placés à de grandes tables, devant l'agneau pascal, prenant gaiement ensemble du vin, du pain, du lait, des pommes de terre, de la viande et du poisson. *Nous voulons tous participer aux mêmes jouissances.* » — C'était dans ce langage, approprié à l'intelligence des prolétaires, que Weitling prêchait la communauté des biens et des femmes. Le vol, disait-il, était chose licite. A ses yeux, la soustraction frauduleuse n'était qu'un moyen de rentrer dans la possession des choses *communes volées* par les propriétaires. Il se vantait d'avoir fondé un *prolétariat-voleur,* comme une menace vivante contre la rapacité des riches ! Et qu'on ne s'imagine pas que toutes ces semences de dissolution tombaient sur un sol stérile. Malgré la résistance de Mazzini, l'*Alliance des Justes* multipliait chaque jour le nombre de ses membres. L'étoile de l'agitateur génois pâlit devant celle du tailleur de Genève !

Le triomphe des démagogues n'était cependant pas aussi complet qu'ils le désiraient. Les cantons primitifs, forts de leur patriotisme et de la ferveur de leurs croyances religieuses, avaient victorieusement résisté à la propagande. Ils avaient repoussé les innovations prônées par les démagogues. Retranchés derrière leurs droits de souveraineté reconnus par le pacte fédéral, ils manifestaient hautement l'inébranlable volonté de maintenir des institutions politiques et religieuses qui suffisaient à leur bonheur. Menacés par des corps francs organisés et armés dans les clubs de la *Jeune Suisse,* ils conclurent une alliance séparée (*Sonderbund*) pour la défense de leurs libertés séculaires. Les corps francs furent repoussés ; mais les radicaux de la diète, saisissant le prétexte de la présence des jésuites à Lucerne, eurent recours à l'armée fédérale. Le *Sonderbund* fut écrasé, le radicalisme triompha... et l'Europe libérale eut la faiblesse d'applaudir, croyant qu'il ne s'agissait que de l'expulsion de quelques jésuites [1] !

[1] Aujourd'hui il n'est plus nécessaire de prouver que la présence des PP. jésuites à Lucerne ne fut qu'un prétexte. On trouve à ce sujet une anecdote curieuse dans une brochure qu'un protestant de Genève, le docteur Coindet, a publiée sous le titre de *Les Radicaux et le Sonderbund.* « Un homme, dit M. Coindet, qui a joué

Le lendemain de la victoire, les yeux s'ouvrirent. Abrités sous le drapeau fédéral, protégés par les hommes qu'ils avaient placés à la tête du gouvernement, les conspirateurs d'Italie, d'Allemagne et de France, désormais sans inquiétude, jetèrent le masque et se mirent en rapport avec les sociétés démocratiques de leur patrie. Réunis sur le sol helvétique, ils organisèrent audacieusement, au centre de l'Europe insouciante et paisible, le vaste complot qui devait l'épouvanter en 1848 !

un certain rôle en France dans la question des jésuites, M. Michelet, vint en Suisse à l'époque où l'agitation commençait à se manifester à leur occasion. Dans une conférence qu'il avait sollicitée, *et à laquelle j'assistai*, il avoua nettement, dans un accès de *garrulité*, que les jésuites n'étaient qu'un moyen de monter au pouvoir, et, se méprenant tout à fait sur ses auditeurs, il recommanda à des conservateurs suisses de s'unir étroitement avec l'organe de la future république française, *le National* » — Du reste, ceux qui auraient conservé des doutes n'ont qu'à jeter un coup d'œil sur l'*Histoire du Sonderbund*, par Crétineau-Joly. Je leur recommande surtout le chapitre III.

SECTION IV.

LE SOCIALISME EN ITALIE.

Classification des révolutionnaires italiens. — Les communistes avoués. — Les communistes déguisés. — Idées sociales de Mazzini. — Transformation progressive de la terre — Sens de la formule : *Dieu est Dieu et le peuple est son prophète.*

Les révolutionnaires italiens peuvent être classés en trois catégories. Les uns, partisans de la monarchie constitutionnelle, ont voué un véritable culte à l'idée de l'*unité italienne*, qu'ils veulent réaliser à l'aide d'une fédération d'États libres et indépendants. Les autres, bien plus avancés, sans toutefois descendre aux rêveries du socialisme, réclament la constitution d'une *république italienne une et indivisible*, avec Rome pour capitale et le suffrage universel pour base. Un troisième parti, dont l'activité supplée au petit nombre de ses partisans, ne voit dans la réforme politique qu'un moyen d'atteindre son but, c'est-à-dire *l'intronisation du communisme*. Cette dernière fraction doit seule nous occuper.

De même que dans les autres pays, les niveleurs italiens se subdivisent en deux classes : les communistes avoués et les communistes déguisés. Les premiers, qui ont du moins le courage de manifester ouvertement leurs projets et leurs espérances, ne

se sont pas donné la peine de formuler un système particulier pour leur patrie. Les poëtes, les philosophes et les artistes qui le composent, se contentent de commenter les idées des communistes français. Pour eux, le dernier mot de la science sociale se trouve dans le paradoxe de M. Proudhon : *la propriété est le vol*. Leurs doctrines commencent à pénétrer dans les campagnes [1].

Les communistes déguisés ont de plus hautes prétentions. Cédant à l'impulsion de la vanité nationale, ils n'ont pas voulu que les *barbares* eussent seuls l'honneur de montrer à l'humanité le but qu'elle doit s'efforcer d'atteindre ; ils ont voulu pétrir de leurs propres mains le moule dans lequel les sociétés régénérées auront à se loger. Malheureusement, les résultats n'ont pas répondu à la persévérance des efforts. On voulait tracer le plan d'une réforme sociale, et l'on n'a produit que des formules incohérentes, mêlées à de vagues aspirations vers un avenir couvert de nuages. On voulait étonner le monde, et l'on n'a trouvé que des phrases !

Les écrits de Mazzini sont l'idéal du genre ; nous les prendrons pour exemple.

L'ex-triumvir romain conserve, à l'égard des communistes, l'attitude que nous avons reprochée à Louis Blanc [2]. Tout en adoptant les principes d'égalité absolue qui conduisent fatalement à la communauté, il repousse l'accusation de communisme avec l'indignation de l'innocence calomniée. Il rejette le mot, en approu-

[1] Dans son livre sur l'Italie révolutionnaire (*Revolutionnised Italy*, 2 vol. Londres, 1849), M. Macfarlane rapporte un entretien qu'il eut, en 1849, avec un membre distingué du clergé italien. « L'influence de la religion, dit le prêtre, est grande encore, lorsque le fatal esprit du communisme n'a pas soufflé sur nos ouailles ; mais ce démon-là est plus fort que leurs croyances... Moi, qui vis habituellement à la campagne, je vois bien que nous perdons graduellement du terrain, et cela par la seule intervention des communistes qui viennent dire aux pauvres qu'ils devraient être riches, et qu'il serait facile de les rendre riches. Les harangues sur l'amour de la patrie, sur la liberté et l'égalité politiques, sur l'unité et l'indépendance de l'Italie, peuvent convenir aux citoyens de Rome, mais nos paysans n'y entendent rien et ne s'en occupent pas. Ce ne sont pas là des cordes qu'il faut faire vibrer à leurs oreilles. Nos révolutionnaires le savent, et c'est pour cela qu'ils ont appelé le communisme à leur aide. »

Plus d'une personne connaissant l'état des choses en Italie nous a tenu le même langage.

[2] Voy. *le Socialisme et ses promesses*, chap. IV.

vant la chose [1]. Sa doctrine n'est, au fond, que la formule de Louis Blanc, mêlée aux rêveries panthéistiques de Pierre Leroux. Du reste, s'il est facile d'indiquer les conséquences finales du système de Mazzini, il s'en faut de beaucoup qu'on puisse saisir, avec la même facilité, ses procédés de réalisation; sous ce rapport, il ressemble à tous les réformateurs de sa patrie.

Mazzini réclame la *transformation* du monde moderne. Il attend un autre culte, d'autres institutions, d'autres mœurs, d'autres lois. Il veut que la terre elle-même se soumette à la loi de la transformation progressive. « La terre, dit-il, est de Dieu. La terre sur laquelle Jésus, et, avant et après lui, tous les saints martyrs de l'humanité ont répandu leurs larmes et leur sang, est l'autel sur lequel nous devons offrir nos sacrifices à Dieu. Notre âme est le prêtre, et nos œuvres sont l'encens qui s'élève au ciel et qui attire sur nous les grâces du Tout-Puissant. La terre est une échelle suspendue vers le ciel; pour que nous puissions la monter, elle doit être tout entière un hymne au Seigneur. Seul lieu qui nous soit donné pour rendre témoignage de notre foi, seul champ d'épreuve accordé à la libre créature, seule arène ouverte à l'homme pour fournir à Dieu les œuvres sur lesquelles il le jugera, la terre, grâce à nos efforts, doit se transformer progressivement, s'améliorer, se purifier; et comme nous sommes faits à l'image de Dieu, elle doit toujours davantage reproduire l'image du *royaume des cieux*, de *l'idéal* fixé dans les desseins de Dieu [2]. »

Mais que faut-il pour que notre demeure terrestre présente ce sublime spectacle? Quels sont les sacrifices à faire, les obstacles à abattre, les croyances à proscrire, les réformes à admettre, les progrès à réaliser? Il n'est pas facile de résoudre tous ces problèmes à l'aide des idées que le triumvir a bien voulu déposer dans ses livres. Procédons avec ordre.

[1] « Le pape doit savoir, dit-il, que le communisme, *inconnu en Italie*, et repoussé par la plupart des républicains, est regardé par nous comme une déception ennemie du progrès, hostile à la liberté humaine, et d'une application impossible (*Aux prêtres, à propos de l'Encyclique de Pie IX*, ch. II). » — Que le lecteur se donne la peine de lire le fragment que nous reproduirons plus loin. — Voyez aussi la note à la page 239.

[2] *Ibid.*, p. 22.

Le chef de la Jeune Italie repousse la distinction entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. « La religion et la politique, dit-il, sont inséparables. Sans religion, la science politique ne peut enfanter que le despotisme ou l'anarchie... La vie n'est qu'un problème d'éducation, la société qu'un moyen de la développer et de la traduire en acte. *La religion est le principe éducateur suprême; la politique est l'application de ce principe aux différentes manifestations du genre humain* [1]. »

Il importe donc de se demander, avant tout, quelle est la religion de M. Mazzini. En effet, comme cette religion constitue à ses yeux le *principe éducateur suprême,* il suffit de la connaître pour savoir, avec certitude, quelles sont, dans l'ordre moral et dans l'ordre matériel, les destinées qu'il assigne à l'humanité.

Hélas! les idées religieuses du triumvir ne dénotent pas une imagination très-féconde. Sa religion est tout simplement la *loi vivante* des saint-simoniens, plus ou moins tempérée par le suffrage universel [2]. Nous le laisserons parler lui-même.

« La puissance souveraine, dit-il, est en Dieu seul, et le signe de la puissance légitime sur la terre est dans la saine interprétation de sa loi. Les vrais interprètes en sont les hommes supérieurs par le génie, par la vertu, par l'amour et l'esprit de sacrifice. Le meilleur juge de leurs œuvres, c'est le peuple... DIEU EST DIEU ET LE PEUPLE EST SON PROPHÈTE. Dieu flamboie au sommet de la pyramide sociale; le peuple étudie, recueille, interprète ses volontés à sa base... [3]. »

Si nous comprenons bien ces maximes, quelque peu contradictoires dans les termes, elles signifient : « Le peuple, recevant l'inspiration d'en-haut, déléguera sa puissance à un nombre déterminé de mandataires; ceux-ci feront les lois religieuses, morales et économiques, jusqu'à ce que le peuple, recevant une inspiration nouvelle, juge à propos de renverser ses idoles et d'anéantir leurs œuvres. » — En vérité, c'est un mince bagage économique et moral, pour un réformateur qui se vante de pos-

[1] Voy. *Le pape au XIXe siècle,* ch. IV.
[2] Voy ci-dessus. p. 203.
[3] Voy. *Aux prêtres à propos de l'Encyclique de Pie IX,* chap III.

séder le secret de transformer la terre ! Le despotisme de la multitude, non-seulement dans l'ordre matériel, mais encore dans le domaine de la conscience et de la foi ; les caprices de la foule substitués aux lois immuables de la justice et de la vérité : voilà donc toute la conception de Mazzini !

Il est vrai que parfois le réformateur a des idées plus nettes, plus positives. C'est ainsi que, dans un passage où il aborde indirectement le problème de la répartition des richesses, nous trouvons les lignes suivantes, qu'un communiste saint-simonien n'eût certainement pas désavouées : « Il n'existe point d'inégalités de nature, d'inégalités fatales de conditions et de classes, et quiconque, pape ou autre, peu importe, soutient la proposition contraire, renie Dieu, Jésus et l'unité humaine, pour s'égarer dans une fausse doctrine du péché originel... Il existe des inégalités qui ont leur source dans les formes sociales, dans l'élément même où se développe la vie, et nous devons travailler à changer ces formes, à transformer, au nom de Dieu, au nom de la guerre que Dieu nous commande de faire au mal, au péché et à ses conséquences, cet élément susceptible de se modifier perpétuellement. *Le monde physique, grand atelier de l'humanité, n'a pas été donné à quelques-uns, il a été donné au travail.* Les biens matériels, ni bons ni mauvais en eux-mêmes, mais instruments de bien ou de mal, selon la destination individuelle ou collective qu'ils reçoivent, *appartiennent à tous ceux qui travaillent*, et la répartition toujours croissante de ces biens produira des fruits d'autant plus utiles, d'autant plus agréables à Dieu, que l'éducation plus avancée du genre humain aura appris aux hommes à s'en servir pour le bien. La loi ne sera pas humainement accomplie tant qu'un seul pauvre, privé de travail et des fruits dus au travail, et livré, par suite, à la merci de l'aumône du riche, pourra accuser d'imposture le don de la terre que Dieu fit à l'humanité dans la personne du premier *Adam*, ou bien encore cette communion fraternelle dont la religion lui parle tous les jours, lorsqu'elle dit : *Afin que tous ensemble nous soyons un*[1]. »

La déclaration est nette, précise, explicite. Et cependant

[1] *Aux prêtres à propos de l'Encyclique de Pie IX*, chap. III.

M. Mazzini crie à la calomnie, lorsque Pie IX accuse les novateurs de répandre parmi le peuple les germes du communisme [1] !

Nous croyons inutile d'aller plus loin. Les idées sociales de Mazzini résument toute la science économique de la Jeune Italie. Les autres publicistes de la secte sont autant d'échos serviles de la parole du maître.

[1] Voy. ci-dessus, p. 67.

CHAPITRE X.

CONCLUSION.

Après avoir passé en revue les faits, les hommes et les choses du passé, nous pouvons nous demander :

« Quels sont les lumières et les enseignements que l'histoire fournit à celui qui cherche de bonne foi la solution du problème posé par les réformateurs modernes? »

Avant de répondre, il importe de se rappeler que toutes les doctrines du socialisme, quelle que soit la diversité de leurs formules, conduisent fatalement au communisme. Le système rêvé par Fourier est un communisme limité; l'*organisation du travail,* conçue par Louis Blanc, est un communisme déguisé [1].

La question que nous venons de poser est donc synonyme de celle-ci :

« Quels sont les résultats politiques, moraux et matériels que le communisme, plus ou moins restreint, a produits dans le passé? »

A Sparte et en Crète, le communisme sert de base aux institutions nationales. — Au commencement de l'ère chrétienne, il reparaît dans les écoles de quelques sectes chrétiennes et

[1] Voy. le *Socialisme et ses promesses,* chap. IV et V.

païennes. — Au moyen âge, il revit dans les conciliabules des hérésiarques les plus décriés. — Au XVIe siècle, il est exalté et pratiqué par les Anabaptistes.—A la fin du siècle passé, il met le glaive et la torche aux mains des disciples de Babœuf.

Rappelons succinctement le rôle que le communisme a joué à ces diverses époques de la civilisation européenne.

Dans la Grèce antique, le communisme proscrit les beaux-arts, arrête la civilisation, anéantit la liberté des citoyens, engendre la misère universelle, produit des mœurs hideuses et convertit l'esclavage en nécessité sociale [1] !

Dans les premiers siècles de notre ère, il produit les turpitudes du gnosticisme, épouvante l'Église chrétienne, proscrit la famille et érige en dogme religieux... la promiscuité des sexes [2] !

Dix siècles se passent, et les infamies des Frérots, des Beghards, des Apostoliques, des Lollards et des Turlupins apparaissent, encore une fois, à la suite du dogme social de la communauté des biens [3].

Trois siècles s'écoulent, et les Anabaptistes, débutant par la proscription de la propriété individuelle, se trouvent bientôt poussés au pillage, à l'anarchie, à la débauche, au despotisme de Jean de Leyde [4].

Enfin, à la suite des excès de la révolution française, à la fin du XVIIIe siècle, les discours et les actes des amis de Babœuf nous révèlent, pour la cinquième fois, les tendances fatales du communisme. Le mépris des beaux-arts est toujours leur trait distinctif; l'asservissement des intelligences est leur but, l'*extermination des opposants* est leur moyen de réalisation [5].

Qui oserait revendiquer cet héritage funèbre?

Un tout autre rôle appartient au principe de la propriété individuelle.

L'histoire de la propriété est l'histoire de la civilisation. Là où elle n'existe pas, la liberté individuelle n'existe pas davantage. Chaque garantie nouvelle qu'on lui accorde devient un signal de

[1] Voy. ci-dessus le chap. Ier.
[2] Voy. le chap. IV.
[3] Voy. le chap. V.
[4] Voy. le chap. VI.
[5] Voy. le § 1er du chap. VIII.

progrès, un élément d'activité, une source de bien-être, un moyen puissant d'émancipation sociale. Le christianisme, toujours conséquent dans ses procédés et toujours admirable dans ses vues, parce qu'il est l'œuvre de Dieu, le christianisme a sanctifié la propriété en même temps qu'il a proscrit l'esclavage.— Il y a quelques mois, un professeur français disait à ses collègues de l'Institut : « La communauté et l'esclavage, la propriété et la liberté ont toujours existé ensemble dans les mêmes proportions : partout où l'on aperçoit l'une, on est sûr de rencontrer l'autre ; dès que l'une est niée, étouffée ou amoindrie, l'autre l'est également ; et comme l'idée de la liberté n'est pas autre chose, après tout, que l'idée de la justice, l'idée du droit, l'idée du respect qui est dû à l'humanité pour elle-même, sans aucun égard pour sa condition extérieure, on peut dire que le degré d'affranchissement où la propriété est arrivée chez un peuple nous donne la mesure exacte de sa civilisation et particulièrement de son éducation morale [1]. » — Rien n'est plus vrai, plus évident, plus incontestable : l'histoire de tous les siècles est la confirmation éclatante des paroles que nous venons de transcrire.

Nous ne nous sommes pas contenté d'étudier le communisme dans les institutions et les faits ; nous avons cherché ses traces dans les utopies sociales rêvées depuis Platon jusqu'à la révolution française.

Depuis le disciple de Socrate jusqu'aux disciples de Rousseau, les utopistes se sont agités dans un cercle vicieux. Ils ont tous annoncé des merveilles éblouissantes, mais aucun d'eux n'a tenu compte des exigences de la nature humaine. Si un enseignement pouvait être déduit de ces rêves, il serait tout à l'avantage des défenseurs de la société moderne. Depuis Platon jusqu'à Morelly, tous les législateurs imaginaires ont confisqué la liberté individuelle au profit de l'État : Morus lui-même, pour donner une apparence de viabilité à son œuvre, a été forcé d'admettre l'esclavage !

Est-ce là le progrès qu'on exalte? est-ce là l'avenir qu'on prépare à l'Europe?

[1] M. Franck, *loc. cit.*

Non, le progrès ne doit pas être cherché dans la réalisation des plans conçus par les réformateurs du XIXe siècle. Les idées qu'ils se vantent d'avoir émises, les découvertes qu'ils se glorifient d'avoir faites, déjà produites et reproduites sous mille formes, *sont des guenilles qui traînent depuis vingt siècles dans les écoles des philosophes grecs et dans les prêches des hérésiarques chrétiens* [1].

L'histoire, nous l'avons déjà dit, ne doit pas seule servir de flambeau et de guide; mais, s'il en était autrement; si l'expérience faite par les générations passées pouvait seule être invoquée dans le débat, il nous serait permis de dire aux promoteurs du socialisme : « Cessez de mépriser le passé, car il vous a fourni les plans, les idées et les rêves qui forment tout votre bagage économique et social; cessez de parler de progrès et d'avenir, car la réalisation de vos projets deviendrait pour l'humanité le signal d'une marche rétrograde qui ne s'arrêterait pas même à l'anarchie féodale du moyen âge! »

[1] Voy. l'épigraphe du titre.

APPENDICE[1].

A

LE COMMUNISME PERSAN.

(Supplément au chap. IV.)

J'ai dit quelques mots (p. 98, en note) d'une secte communiste qui a troublé la Perse au ve siècle. M. Hammer-Purgstall a récemment publié, dans le *Journal asiatique* (livraison d'octobre 1850), un document curieux, extrait d'une traduction turque de l'histoire de Perse de Thabari, imprimée à Constantinople en 1848, en cinq volumes in-folio (t. III, p. 76).

Voici cet extrait :

« Vers la fin du règne de Kobad, sortit de la ville de Nisa, en Khorassan, Mazdec, le Zendic (l'esprit fort), qui prétendit être

[1] Afin de ne pas nuire à la clarté et à la rapidité du récit, j'ai réuni, sous le titre d'*Appendice*, les épisodes et les documents qui, quoique présentant un intérêt réel, pouvaient être sans inconvénient écartés du cadre de l'ouvrage.

prophète. Il établit, d'après la religion des mages, l'adoration du feu et le mariage des mères avec leurs fils, des pères avec leurs filles et des frères avec leurs sœurs. Il enseigna qu'il n'y a point de propriété au monde et que Dieu en est l'unique propriétaire, qu'il n'y a point de mariage, que Dieu a créé le monde pour les fils d'Adam, que tout est commun et que chacun y a le même droit; qu'il n'est pas permis de dire : c'est ma propriété, c'est ma femme, ma fille ou mon fils; que personne n'a aucun droit quelconque à posséder de l'argent, du bétail, des femmes, des garçons ou des filles; qu'il n'est pas permis que l'un ait plus de bien, plus de bétail que l'autre; que tout ce qu'on a doit être en commun. Cette nouvelle loi arrangea très-fort tous les vauriens, vagabonds, joueurs et soldats de levée, qui tous se joignirent à Mazdec et déclarèrent embrasser sa doctrine. En peu de temps, il acquit un grand renom et une foule de partisans. A la fin Kobad (le roi) fit appeler Mazdec devant lui et lui demanda des renseignements sur sa doctrine. Mazdec, qui était un homme de douces paroles, finit par persuader le roi, si bien qu'il se convertit à sa doctrine. La conversion du roi donna des forces à Mazdec, lequel, jusque-là, n'avait pas osé prêcher sa doctrine en public; il la propagea publiquement, depuis que Kobad s'était déclaré en sa faveur. Les gueux et les misérables prirent le dessus; ils commencèrent par prendre aux passants leur argent et leur bétail, puis les femmes et les filles qui leur plaisaient, sans que quelqu'un eût osé dire : c'est ma femme, ma fille, ma sœur, ma mère ou mon fils. Les femmes se mêlèrent à leurs fils, chacun vécut au gré de ses désirs; le jour des impies et des scélérats était venu. Les dupes de Mazdec s'emparèrent de Kobad et empêchèrent l'accès de tous ceux qui n'étaient pas de leur parti et eussent pu informer le roi du véritable état des choses. Il en arriva que les mères ne reconnurent plus leurs fils, les filles leurs mères. Les croyants, les pieux, les savants restèrent interdits; ils ne surent plus quoi faire. »

B

LES HÉRÉSIARQUES BELGES.

(Supplément au chap. V, p. 103-110.)

I

BLOEMARDINE.

A toutes les époques de notre histoire, les idées anarchiques répandues en France ont trouvé des sectateurs en Belgique. Il en fut ainsi au moyen âge.

Dans la première moitié du XIVe siècle, Bruxelles vit apparaître la secte des Libres-Esprits (*liberorum-spirituum*).

Les doctrines religieuses et morales de ces hérésiarques étaient, sous plusieurs rapports, la reproduction des erreurs que le concile général de Vienne avait condamnées en 1311 [1].

Une femme, que les historiens désignent sous le nom de Bloemardine, avait donné le signal du désordre. « Il y avait à Bruxelles, dit un ancien chroniqueur, une femme hérétique, communément appelée Bloemardine; elle jouissait d'une réputation de sainteté tellement extraordinaire qu'on croyait que deux séraphins l'escortaient et la soutenaient lorsqu'elle s'approchait de la sainte-table. Cette créature impudente ayant écrit un livre sur l'esprit de liberté et l'amour charnel, dans lequel elle donnait à ce dernier la qualification d'amour séraphique, fut

[1] Voir ci-dessus, p. 107.

grandement exaltée par ses partisans, et ceux-ci la vénérèrent comme l'auteur d'une nouvelle et excellente doctrine. Quand elle développait ses principes, elle se plaçait dans un fauteuil d'argent, comme une reine, et l'on raconte que ce fauteuil, en considération du bruit causé par la doctrine de celle qui s'en était servi, fut dans la suite donné à la duchesse Jeanne. Après sa mort, sa réputation continua à être assez grande pour que plusieurs de ses partisans, affligés d'infirmités, crussent pouvoir se procurer la guérison par l'attouchement de son squelette [1]. »

On ne saurait aujourd'hui, faute de documents suffisants, déterminer avec précision les maximes prêchées par Bloemardine. Il est toutefois incontestable que, sous prétexte de favoriser le développement de l'*amour séraphique*, elle rejetait, comme impies et damnables, toutes les entraves que la morale chrétienne oppose à la libre manifestation des passions. Il est également certain que ses disciples, dont le nombre s'était promptement accru, se livraient dans leurs conciliabules aux impudicités les plus monstrueuses.

Un vénérable prêtre, dont le nom figure avec honneur dans les annales de l'Église belge, Jean de Ruysbroeck, entreprit la conversion des sectaires [2]. Ses discours et ses écrits eurent pour effet d'arrêter la contagion; mais il ne réussit pas à extirper la doctrine. La secte flamande des *Hommes d'Intelligence,* qui se produisit à Bruxelles dans le siècle suivant, se lie évidemment à celle de Bloemardine. La doctrine s'était perpétuée sous un autre nom.

Ici nous pouvons invoquer des documents authentiques.

M. Baluze, dans le second volume de ses *Miscellanea,* reproduit les pièces d'un procès qui fut fait, en 1411, au carme *Guillaume de Hildernissem.* Celui-ci et un laïque, nommé *Gilles le Chantre,* ayant été proclamés chefs de la secte des *Hommes d'Intelligence,* Pierre D'Ailli, évêque de Cambrai, les

[1] Jean de Meerhout, in *Chron. Corsend.*, p. 85. Fragment cité par Heylen, *Historische verhandelingen over de Kempen*, p. 182.

[2] M. le chanoine de Ram, recteur de l'université catholique, a placé la biographie de Jean de Ruysbroeck dans son édition de Butler, publiée à Bruxelles en 1849 (t. VI, p. 503 et suiv.).

fit poursuivre judiciairement, et ce sont les actes de cette procédure que l'auteur précité nous a conservés [1]. Les opinions et les exploits des sectaires y sont nettement indiqués.

Gilles le Chantre se disait le Sauveur des hommes, ajoutant que ce serait par lui qu'ils verraient Jésus-Christ, comme par Jésus-Christ ils verraient le Père. Le Saint-Esprit lui avait révélé qu'il était innocent comme un enfant de trois ans, et lui avait défendu de jeûner en carême. Il rejetait les commandements de l'Église, la confession, la prière et les austérités, comme choses inutiles. Entièrement d'accord avec le P. Guillaume de Hildernissem, il soutenait que Dieu veut, même d'une volonté efficace, tous les actes charnels, sans en excepter les plus infâmes. Le temps de l'Ancien Testament, disaient-ils, avait été celui du Père; le temps du Nouveau Testament était celui du fils; le siècle où ils vivaient allait inaugurer le temps du Saint-Esprit et d'Élie. Dans cette ère nouvelle, la doctrine catholique devait être abolie avec tout ce qu'elle enseigne sur la pauvreté, la chasteté et l'obéissance. Ils prétendaient que toutes les bizarreries de leur imagination étaient autant d'inspirations du Saint-Esprit, et Gilles le Chantre marcha un jour tout nu dans les rues de Bruxelles en allant porter de la nourriture à un pauvre. Les femmes de leurs partisans s'abandonnaient à tout venant. Ils donnaient au plaisir charnel le nom d'*inclination du paradis* (*delectationem paradisi, vero alio nomine acclivitatem*) [3].

Le siége de la secte, et surtout le dernier trait que je viens de rapporter, prouvent suffisamment que les *Hommes d'Intelligence* étaient les fils des *Esprits-Libres* du siècle précédent.

L'intervention de la justice ecclésiastique produisit des effets salutaires. En 1425, les *Hommes d'Intelligence* avaient disparu

[1] *Errores sectæ hominum intelligentiæ, et processus factus contra fratrem Wilhelmum de Hildernissem ordinis B. Mariæ de Monte Carmeli, per Petrum de Alliaco, episcopum cameriensem, anno Christi* MCCCCXI (Miscell., tome II, p. 277).

[2] Voy. Paquot, *Mém. pour servir à l'hist. litt. des Pays-Bas*, t. VIII, p. 94 et suiv.

de la scène; mais le savant historien de la Campine, le P. Heylen, soutient que leur doctrine s'est secrètement perpétuée jusqu'au milieu du XVIIIe siècle [1].

Du reste, il ne faut pas croire que Bloemardine ait été la première à se couvrir du voile de la religion pour répandre des doctrines immorales parmi les populations flamandes du moyen âge. Un hérésiarque anversois, Tanquelinus, l'avait précédée de deux siècles.

II

TANQUELINUS [2].

Malgré les patientes recherches de nos savants, l'histoire n'a pas dit son dernier mot sur la doctrine et les actes de cet hérésiarque, que les historiens de la ville d'Anvers ont appelé, non sans raison, le précurseur de Jean de Leyde [3].

Jamais personnage historique n'a été l'objet d'appréciations plus diverses, plus contradictoires. Aux yeux des protestants, Tanquelinus est un champion de la liberté, un martyr de l'Évangile, un noble précurseur des réformateurs du XVIe siècle [4]; tandis que, s'il faut ajouter foi aux historiens catholiques des Pays-Bas, le prétendu réformateur n'était qu'un tyran sans pudeur et sans entrailles, un vil corrupteur des mœurs du peuple, un hérésiarque prêchant et pratiquant les maximes les plus hideuses du gnosticisme.

[1] *Loc. cit*, p. 183.

[2] Quelques chroniqueurs lui donnent les noms de Tanchelmus et de Tanchelinus. Parfois même ils le nomment Tandemus.

[3] *Geschiedenis van Antwerpen, opgesteld en uitgegeven op last van de rederykkamer de Olyftak*, t. I, p. 235.

[4] Notamment Uytenhoven. *Geschiedenis der hervormde kerk te Antwerpen*, t. I, p. 16 et suiv.

Où est la vérité?

Le lieu de naissance et la profession de Tanquelinus ne peuvent être désignés avec précision. Était-il prêtre ou laïque, Belge ou Français? Les documents que nous possédons gardent le silence. Il est certain que, s'il était d'origine étrangère, il n'en parlait pas moins le flamand avec facilité et même avec éloquence.

Nous commencerons par passer en revue les faits et les actes sur lesquels ses admirateurs et ses antagonistes sont aujourd'hui d'accord.

Tanquelinus était doué de ces avantages naturels qui attirent les regards et les sympathies des masses. Ses traits, d'une régularité parfaite, étaient expressifs et mobiles. Sous le double rapport de la science et de l'éloquence, il était supérieur à la plupart des clercs de son temps.

Vers 1107, il commença ses prédications parmi les populations à moitié sauvages du littoral de la Flandre. Les historiens protestants avouent qu'il cherchait à leur inculquer les erreurs religieuses des Vaudois et des Albigeois, et surtout celles de son contemporain Pierre de Bruys. Les dogmes fondamentaux, les doctrines morales, les sacrements et la hiérarchie de l'Église, étaient tour à tour l'objet de ses sarcasmes.

Les succès qu'il obtint furent aussi rapides que considérables.

Enhardi par l'expérience qu'il venait de faire, Tanquelinus conçut l'ambitieux dessein de se transporter sur un théâtre plus vaste et plus digne de ses efforts. Il jeta son dévolu sur la ville d'Anvers.

L'hérésiarque ne pouvait mieux choisir. De vives dissensions, survenues entre le seigneur du pays et les chanoines de Saint-Michel, au sujet de la perception des dîmes, avaient singulièrement refroidi le zèle de la magistrature pour la défense de la foi. Le clergé, aussi ignorant que peu sévère dans ses mœurs, avait complétement négligé l'éducation religieuse et morale du peuple. La corruption avait gagné de proche en proche; des pasteurs elle avait passé aux ouailles, et tous étaient privés des lumières nécessaires pour résister à l'invasion de doctrines hétérodoxes, qui

bouleversaient au même moment les provinces méridionales de la France [1].

Tanquelinus réussit au delà de son attente. Les magistrats, effrayés ou corrompus, lui laissaient le champ libre, et il devint bientôt le seul maître de la cité. Sous prétexte de se mettre à l'abri des embûches de ses ennemis, il s'entoura d'une garde de trois mille hommes armés. Son empire sur le peuple devint illimité. Il prohiba l'exercice du culte catholique, sans rencontrer de résistance. Ses moindres caprices étaient des ordres sacrés. Tout ce qui avait touché son corps était réputé sanctifié, et l'on vit des fanatiques avaler en grande dévotion l'eau dans laquelle l'hérésiarque s'était lavé les pieds. Lui, revêtu d'habits magnifiques, ne se donnait plus la peine de conserver les airs d'humilité et de candeur qu'il avait pris au début de ses prédications. En signe de sa dignité, il faisait, suivant l'usage des princes de son temps, porter au devant de lui un étendard et une épée nue. Les libéralités de ses partisans subvenaient abondamment à ses dépenses. L'or affluait à ses pieds.

Mais ici commence la divergence d'opinions que j'ai déjà signalée.

S'il faut ajouter foi à des traditions historiques, universellement adoptées pendant plusieurs siècles, Tanquelinus ne se contentait pas d'attaquer le dogme catholique. A ses erreurs religieuses il joignait des erreurs morales non moins graves. Il enseignait et pratiquait les turpitudes des Adamites [2]. Le fanatisme de ses auditeurs devenait pour lui un moyen commode d'assouvir ses passions. Heureux et fiers de sanctifier les êtres qui leur étaient chers, les maris lui amenaient leurs femmes, et l'on vit des mères déplorer le sort de leurs filles que l'hérésiarque n'avait pas souillées. Ses satellites massacraient sans pitié tous ceux qui résistaient à ses ordres. Bref, Anvers vit, au commen-

[1] La corruption du clergé d'Anvers à l'apparition de Tanquelinus est un fait malheureusement trop certain (*voy.* Van der Sterre, *Leven van den H. Norbertus*, boek II, cap. X; Le Carpentier, *Hist. de Cambrai et du Cambrésis*, IIe partie). Anvers appartenait alors au diocèse de Cambrai.

[2] *Voy.*, ci-dessus, p. 96.

cement du XIIe siècle, les scènes qui, à la fin du XVIe, épouvantèrent la ville de Munster [1].

Les apologistes de Tanquelinus rejettent ces accusations; ils en font autant de contes de moines (*monniken vertelsels*).

Complétement désintéressé dans le débat, j'ai cherché la vérité de bonne foi, et je crois devoir me ranger du côté de la tradition nationale.

D'abord, il ne s'agit pas ici de se prévaloir d'une prétendue impossibilité morale; ce qui s'est passé à Munster a pu fort bien se passer, quatre siècles auparavant, à Anvers. Ensuite, à côté de la tradition et des chroniques, il existe un document solennel, écrit du vivant même de Tanquelinus, et dont l'authenticité ne saurait être révoquée en doute : je veux parler d'une lettre collective, véritable acte d'accusation, que les chanoines d'Utrecht adressèrent à l'archevêque de Cologne, en 1112.

L'intelligence de ce document exige une explication préalable.

Au milieu de ses succès, Tanquelinus avait formé le projet de visiter la capitale du monde chrétien. Déguisé en moine et accompagné de deux partisans dévoués [2], il s'était rendu à Cologne, afin de s'y joindre à une troupe de pèlerins qui allaient entreprendre le même voyage. Il allait se mettre en route, lorsque sa présence fut révélée à l'archevêque, et celui-ci le fit incarcérer. Or, ce fut pendant sa captivité que les chanoines d'Utrecht, à qui l'archevêque avait demandé des renseignements, adressèrent au prélat le rapport dont je viens de faire mention.

Après avoir rappelé les erreurs religieuses de l'hérésiarque [3], les chanoines d'Utrecht lui reprochent, entre autres, le fait suivant :

« Un jour, disent-ils, Tanquelinus fit placer au milieu de la

[1] *Voy* Knippenberg, *Hist. Ducat. Geldriæ*, fol. 6 et 7; *Hist. Episcopatus Antverpiensis*, c. III; Craywinkel, in *Vita S. Norberti;* Diercxsens, *Antverpia*, ad an. 1106 seqq.; Van der Sterre, *Leven van den H. Norbertus*, boek II, cap. X; *Geschiedenis van Antwerpen*. t. I, p. 218 et suiv.

[2] Manassès, maréchal ferrant, et Everwacher, prêtre apostat.

[3] Ce sont trait pour trait celles de Pierre de Bruys.

foule une statue de la bienheureuse Vierge Marie; puis, s'avançant et mettant sa main dans celle de la statue, il déclara prendre la Mère de Dieu pour épouse, et prononça, de sa bouche sacrilége, la formule sacramentelle du mariage. Il se tourna ensuite vers le peuple et dit : « Mes amis, je viens d'épouser la Vierge « Marie : chargez-vous des parures de l'épouse et des dépenses « des fiançailles. Voici deux coffres, l'un à droite, l'autre à « gauche de la statue : celui-ci est destiné aux hommes, celui-là « aux femmes. Le résultat m'apprendra quel est le sexe qui a « voué l'affection la plus profonde à mon épouse et à moi. » Aussitôt le peuple stupide (*insanissimus*) accourut avec ses offrandes. Les femmes jetaient leurs joyaux d'or et d'argent; et ainsi, à l'aide d'un épouvantable sacrilége, il se procura une somme immense. »

Ailleurs, les chanoines ajoutent :

« A la suite de cette chaîne d'iniquités, l'audace de ce malheureux s'accrut au point qu'il osa s'appeler Dieu. Puisque, disait-il, le Christ était Dieu par son union au Saint-Esprit, je ne suis pas moins Dieu que lui, car j'ai reçu le Saint-Esprit dans toute sa plénitude. »

Ils terminent en disant :

« Il a commis, seigneur, un nombre infini d'autres crimes, que nous nous abstenons de rapporter pour ne pas trop étendre notre lettre [1]. »

On avouera que, si ces accusations sont fondées, le récit des chroniqueurs du moyen âge n'a plus rien d'extraordinaire. Or, pourquoi ne le seraient-elles pas? Les rapports entre l'Église d'Utrecht et celle d'Anvers étaient fréquents, et les auteurs de la lettre n'avaient aucun intérêt direct dans la question. D'ailleurs, ce qui prouve que les faits qu'ils rapportent se sont réellement passés, c'est qu'un autre contemporain de Tanquelinus, le célèbre Abailard, lui impute précisément les mêmes extravagances [2].

Le système adopté par les historiens protestants n'a d'autre

[1] La lettre est reproduite par l'auteur de l'*Histoire d'Anvers*, t. I, p. 527.
[2] Cité par les auteurs de l'*Histoire d'Anvers*, p. 223.

base que la négation systématique d'une tradition jadis admise sans contestation, et d'autant plus sûre qu'elle est confirmée par un document qui remonte au commencement du XIIe siècle.

On peut invoquer une autre preuve non moins décisive.

Tanquelinus s'était procuré des disciples fidèles. L'un d'eux, le maréchal ferrant Manassès, l'avait accompagné à Cologne, où il partagea sa captivité. Or, voici les actes que le chapitre d'Utrecht, dans la lettre précitée, impute à Manassès :

« Le maréchal ferrant Manassès, *imitant l'exemple de son coupable maître* (*exemplo nequissimi magistri*), avait institué, sous l'appellation vulgaire de *gilde*, une confrérie dans laquelle douze hommes représentaient les apôtres, tandis qu'une femme figurait la sainte Vierge : celle-ci les suivait dans leurs voyages ...., se livrant tour à tour à chacun d'eux. »

Certes, voilà bien le gnosticisme : et cependant Manassès était l'ami, le compagnon de Tanquelinus !

Reprenons le récit.

Malgré la surveillance des officiers de l'archevêque de Cologne, Tanquelinus réussit à s'échapper de prison. Il revint à Anvers (1113) et reprit, avec le même succès, ses prédications et ses manœuvres. Ce fut même alors qu'il réussit à se procurer la petite armée qui lui servait de garde.

Pendant deux années, les choses continuèrent à aller à souhait. Aussi longtemps que Godefroid le Barbu avait eu besoin de toutes ses forces pour lutter contre le duc de Limbourg et les seigneurs de Malines, il s'était refusé à intervenir entre les catholiques d'Anvers et leurs oppresseurs ; mais il n'en fut plus de même lorsque, en 1115, il put enfin s'occuper de la situation intérieure de ses États. Avant de licencier son armée, il fit prononcer un arrêt de bannissement contre Tanquelinus, et celui-ci, désespérant de la lutte, se déguisa et s'embarqua sur un petit navire qui descendait l'Escaut. Un Anversois fervent (*vir zelosus*), passager sur le même bâtiment, le reconnut et le tua à coups de bâton.

La paix ne fut pas immédiatement rendue à l'Église d'Anvers. Sept ans après la mort de l'hérésiarque, Burchard, évêque de

Cambrai, y envoya saint Norbert et plusieurs de ses religieux, avec la mission spéciale d'extirper les doctrines hétérodoxes qui s'étaient conservées parmi la bourgeoisie et le peuple [1].

[1] Heylen rapporte les vers suivants, rimés à cette occasion :

Dat Amandus had begonst,
Dat Eligius had geplant,
Besproyede Willibord' t'allen kant :
Dat Tanquelinus had gevelt
Dat heeft Norbertus weêr hersteld.

C

L'UTOPIE ET LES POËTES BELGES DU XVI[e] SIÈCLE.

J'ai appelé l'attention du lecteur sur l'enthousiasme avec lequel les savants de la Renaissance accueillirent l'*Utopie* de Morus (*voy.* p. 145).

La Belgique ne resta pas en arrière. Elle possédait alors deux littérateurs distingués, Jean Paludan et Corneille Graphée [1]. L'un et l'autre payèrent un tribut poétique à Morus.

[1] Paludan (*Demarais* ou *Dumarais*) était né à Cassel et occupait à l'université de Louvain une chaire de rhétorique. Il ne faut pas le confondre avec trois autres personnages, dont le nom vulgaire était *Vanden Broeck*, et qui avaient pris celui de Paludanus dans la république des lettres.

Paludan était l'ami intime d'Erasme. Dans une de ses lettres, le savant hollandais lui adresse l'éloge qu'Horace avait inventé pour Mécène : *vir utriusque linguæ peritus*. C'est à lui que Gérard Lystrius dédia son édition de l'*Encomium Moriæ*. Il mourut à Louvain, le 20 février 1525. M. le baron de Reiffenberg lui a consacré une intéressante notice dans les *Nouveaux Mémoires de l'Académie de Bruxelles*, t. VII (1832), p. 79 et suiv.

En transmettant à Pierre Gilles (*voy.* la note suiv.) les vers que j'ai reproduits, Paludan se plaint amèrement de l'indifférence des Belges du XVI[e] siècle pour les études littéraires et philosophiques. Sa lettre se trouve en tête de toutes les éditions latines de l'*Utopie* (*Voy.* entre autres l'édition in-folio de Louvain, Bogard, 1565).

Corneille Graphée ou *Scribonius* (*Schryrer*), humaniste distingué du XVI[e] siècle, était greffier ou secrétaire de la ville d'Anvers. Il avait obtenu cet emploi en 1533, après la mort de Pierre Gilles, le savant ami de Morus.

Graphée a laissé plusieurs ouvrages intéressants. M. Paquot en donne la liste à la suite de la biographie de l'auteur (Voy. *Mémoires pour servir à l'Hist. litt. des Pays-Bas*, t. IV, p. 187).

Né à Alost en 1482, il mourut à Anvers le 19 décembre 1558.

Paludan envoya à P. Gilles [1] les vers suivants, avec prière de les placer en tête de l'*Utopie*.

Forteis Roma dedit, dedit et laudata disertos
Græcia, frugales inclyta Sparta dedit.
Massilia integros dedit, at Germania duros.
Comes ac lepidos Attica terra dedit.
Gallica clara pios, quondam dedit Africa cautos,
Munificos olim terra Britanna dedit.
Virtutum ex aliis aliarum exempla petuntur
Gentibus, et quod huic desit, huic superat.
Una semel totam summam totius honesti
Insula terrigenis Utopiana dedit [2].

Voici le contingent de Graphée :

Vis nova monstra, novo dudum nunc orbe reperto?
Vivendi varia vis ratione modos?
Vis qui virtutum fontes? vis unde malorum
Principia? et quantum rebus inane latet?
Hæc lege, quæ vario Morus dedit ille colore,
Morus Londinæ nobilitatis honos [3].

[1] Pierre Gilles, secrétaire de la ville d'Anvers, jouissait d'une grande réputation auprès des savants de son siècle. C'était à lui que Morus avait confié la mission de faire imprimer l'*Utopie* chez Thierry d'Alost, imprimeur de l'université de Louvain (*Voy*. ci-dessus, p. 140, en note.).

[2] « Rome produisit les vaillants; la Grèce, à jamais digne d'éloges, brilla par ses sages, et la celèbre Sparte s'illustra par la sobriété de ses enfants. Marseille produisit des hommes vertueux, et la race germanique se distingua par sa constance. La terre d'Attique donna des hommes gracieux et affables La France s'est illustrée par la piété, l'Afrique par sa prudence, l'Angleterre par la noble bienfaisance de ses habitants. Ainsi les peuples se donnent respectivement des exemples de vertus, et l'un abonde de ce qui fait défaut à l'autre. Seule, l'île d'Utopie donne aux mortels le spectacle de toutes les vertus réunies. »

[3] « Veux-tu connaître de nouveaux phénomènes, récemment découverts dans un autre monde? Veux-tu apprendre de nouvelles manières de vivre? Veux-tu découvrir les sources des vertus? Aspires-tu à connaître les principes du mal? Veux tu savoir le néant de toutes choses? Lis ce que te présente, sous des couleurs variées, Morus, l'honneur de la noblesse de Londres. »

D

CONSPIRATION DE BABOEUF.

(Supplément au chap. VIII.)

I

BUONAROTTI EN BELGIQUE.

Ayant réussi à se soustraire aux recherches de la police du Directoire, Buonarotti, l'historien de la secte des Égaux et l'un des principaux complices de Babœuf, avait fini, après de longues pérégrinations, par trouver un asile en Belgique. Une personne honorable, qui a particulièrement connu le personnage, a bien voulu me communiquer, sur son séjour dans notre pays, quelques détails précis qu'on lira avec intérêt.

A la fin de 1829 ou au commencement de 1830, Buonarotti vint s'établir à Glimes, près de Jodoigne. Sortant rarement de sa retraite, il entretenait néanmoins une correspondance suivie avec les républicains français et belges. On a remarqué que ceux-ci lui faisaient souvent des envois d'argent. Des personnes qui l'ont connu à Glimes affirment même, de la manière la plus positive, que Buonarotti a été plus d'une fois informé d'avance des attentats dirigés contre la vie du roi Louis-Philippe.

Quand, à de longs intervalles, ce communiste incorrigible sortait de sa retraite, il se plaisait à faire de la propagande égalitaire auprès de tous ceux qu'il connaissait, et plus d'une fois il

réussit à endoctriner des personnes simples. Un jour, il s'avisa même de s'adresser au curé du village ; mais ce respectable prêtre, aussi instruit que modeste, lui répondit par les paroles du Psalmiste (psaume 140) : *Corripiet me justus in misericordia et increpabit me; oleum autem peccatoris non impinguet caput meum.* Buonarotti comprit la leçon : il ne s'adressa plus au curé ; mais, dès ce moment, il s'attacha à combattre son influence morale dans la commune, en le dépeignant comme un homme *astucieux* et *dangereux*.

Peu de temps après, Buonarotti poussa quelques habitants de Glimes à demander le partage des biens communaux. N'ayant pas réussi dans cette tentative, il s'en vengea en accusant les notabilités du village de s'être frauduleusement emparées de certaines terres communales au détriment du peuple. Ce fut son dernier exploit. Il mourut le 17 septembre 1835. Au commencement de son agonie, il avait réclamé les consolations de la religion ; malheureusement le curé de la commune, qui s'était empressé d'accourir, ne trouva plus qu'un cadavre. — L'année précédente, Buonarotti avait publié à Namur, sous le pseudonyme, une brochure intitulée : *La Conférence de Londres et les vingt-quatre articles.*

On ignore pour quel motif l'historien des Égaux avait eu soin de changer de nom en arrivant à Glimes. Toujours est-il que Buonarotti s'était fait inscrire au registre de la population sous le nom de Jean-Alexandre *de Civilis*, né à Ferrare. Il semble même que ce déguisement ne lui suffisait pas, puisque, dans les environs de Jodoigne, il se faisait nommer M. Pisard (*Pisan?*).

Son acte de décès le désigne sous le nom de Civilis. Comme il s'agit d'un personnage historique, dont les dernières années sont peu connues, il n'est peut-être pas inutile de reproduire ce document. L'acte est conçu dans les termes suivants :

« L'an mil huit cent trente-cinq, le dix-sept du mois de septembre, à six heures du matin, par-devant nous Jean-Joseph Naniot, officier de l'état civil de la commune de Glimes, sont comparus Hubert-Joseph Anciaux, âgé de septante-trois ans, profession de propriétaire, domicilié à Glimes, non parent du défunt, et Joseph Herson, âgé de cinquante ans, profession de

farinier, domicilié à Glimes, non parent du défunt, lesquels nous ont déclaré que, cejourd'hui à trois heures du matin, est décédé en la demeure du premier comparant, audit Glimes, un individu se disant JEAN-ALEXANDRE DE CIVILIS, de Ferrare en Italie, âgé d'environ soixante ans; et ont les déclarants signé avec nous le présent acte, après que lecture leur en a été faite. (*Signé*) H. J. Anciaux, Herson et J. J. Naniot, B[tre]. »

J'ai quelques raisons de croire que, sous le gouvernement des Pays-Bas, Buonarotti avait cherché à jouer un rôle dans le mouvement national qui agitait alors la Belgique. Si mes souvenirs sont fidèles, son nom se trouve cité dans la correspondance de MM. Tielemans et de Potter, publiée par le gouvernement hollandais.

On sait que ce fut en 1829 que Buonarotti, alors réfugié à Bruxelles, publia l'histoire dont j'ai cité le titre (p. 191). La préface du livre, tout en révélant une circonstance curieuse, prouve que ce n'est pas sans raison que j'ai donné à l'auteur la qualification de communiste incorrigible. Après un exil de trente ans, l'ami de Babœuf avait conservé toutes les passions démocratiques, toutes les illusions de sa jeunesse. « Je n'ignore pas, dit-il dans la préface, que les principes politiques et économiques que j'ai dû exposer rencontreront beaucoup de désapprobation; mais ce n'est pas une raison pour ne pas les publier : tant d'autres prétendues erreurs sont devenues des vérités incontestables! N'est-il pas d'ailleurs des hommes qui ne se laissent pas éblouir par le clinquant de la société civilisée et par les systèmes prônés par ceux qui s'arrogent le droit de diriger l'opinion? Ces hommes apprécieront peut-être l'importance de ces principes et donneront quelques regrets à la mémoire des citoyens courageux qui, pénétrés de leur justice et fiers d'exposer leur vie pour les soutenir, les scellèrent enfin de leur sang. — Fortement lié à eux par la conformité de nos sentiments, je partageai leur conviction et leurs efforts; et si nous nous trompions, notre erreur était complète : ils y persévérèrent jusqu'au tombeau; et moi, après y avoir longtemps réfléchi, je suis demeuré convaincu que cette égalité qu'ils chérissaient est la seule institution propre à concilier tous les vrais besoins, à bien diriger les passions utiles et

à donner à la société une forme libre, paisible, heureuse et durable. — Un moment avant notre condamnation, Babœuf et Darthé reçurent de moi, sur les bancs de la haute cour de Vendôme, devant la hache aristocratique qui allait les frapper, la promesse de venger leur mémoire en publiant un récit exact de nos intentions communes, que l'esprit de parti avait si étrangement défigurées ; près du terme de la vie, je m'acquitte de cette obligation, que la prison et mille autres obstacles m'ont empêché de remplir plus tôt. »

Aujourd'hui encore, le nom de Buonarotti est en grande vénération dans le camp communiste. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil sur les pages 517 et suivantes du *Voyage en Icarie* (édition de 1848).

II

BABOEUF ET LOUIS BLANC.

J'ai plusieurs fois signalé la parenté qui existe entre les doctrines économiques de Babœuf et celles de Louis Blanc (voy. *le Socialisme et ses Promesses,* t. II, p. 19, et ci-dessus, p. 188).

M. Sudre est allé plus loin [1]. Il soutient que, dans plus d'un endroit du livre de *l'Organisation du travail,* M. Blanc s'est contenté de paraphraser servilement les pensées du chef des Égaux. Il reproduit à l'appui de sa thèse les fragments ci-après :

[1] *Hist. du comm.*, p. 397.

BABOEUF.

Que deviendront, objectera-t-on peut-être, les productions de l'industrie, fruits du temps et du génie? N'est-il pas à craindre que, n'étant pas plus récompensées que les autres, elles ne s'anéantissent au détriment de la société? Sophisme! C'est à l'amour de la gloire, et non à la soif des richesses, que furent dus, dans tous les temps, les efforts du génie. Des millions de soldats pauvres se vouent tous les jours à la mort pour l'honneur de servir les caprices d'un maître cruel, et l'on doutera des prodiges que peuvent opérer sur le cœur humain le sentiment du bonheur, l'amour de l'égalité et de la patrie, et les ressorts d'une sage politique? Aurions-nous d'ailleurs besoin de l'éclat des arts et du clinquant du luxe, si nous avions le bonheur de vivre sous les lois de l'égalité?

M. Louis BLANC.

Quoi! est-ce qu'il n'y a pas dans tout intérêt collectif un stimulant très-énergique? Est-ce que ce n'est pas à un intérêt d'honneur collectif que se rapporte dans l'armée la fidélité au drapeau? Est-ce que ce n'est pas sous l'influence d'un intérêt collectif de gloire qu'on a vu des millions d'hommes courir avec empressement au-devant de la mort? Est-ce que ce n'est pas un sentiment collectif qui a enfanté l'omnipotence du catholicisme, fondé toutes les grandes institutions, inspiré toutes les grandes choses, produit tous les actes par lesquels a éclaté dans l'histoire la souveraineté du vouloir de l'homme? Est-il donc sans puissance cet intérêt qui nous rend si jaloux de la dignité de notre nation, cet intérêt collectif qui s'appelle la patrie? Et lorsqu'on l'a mis si complétement au service de la destruction et de la guerre, comment nous persuadera-t-on qu'il est à tout jamais impossible de le mettre au service de la production et de la fraternité humaine?

III

MANIFESTE DES ÉGAUX.

Égalité de fait, dernier but de l'acte social. (Condorcet.)

Peuple de France,

Pendant quinze siècles, tu as vécu esclave, et par conséquent malheureux. Depuis six années, tu respires à peine, dans l'attente de l'indépendance, du bonheur et de l'égalité.

Égalité, premier vœu de la nature, premier besoin de l'homme et principal nœud de toute association légitime!

Peuple de France,

Tu n'as pas été plus favorisé que les autres nations qui végètent sur ce globe infortuné! Toujours et partout la pauvre espèce humaine, livrée à des anthropophages plus ou moins adroits, servit de jouet à toutes les ambitions, de pâture à toutes les tyrannies. Toujours et partout on berça les hommes de belles paroles: jamais et nulle part ils n'ont obtenu la chose avec le mot. De temps immémorial on nous répète avec hypocrisie: Les hommes sont égaux; et de temps immémorial la plus avilissante comme la plus monstrueuse inégalité pèse insolemment sur le genre humain. Depuis qu'il y a des sociétés civiles, le plus bel apanage de l'homme est sans contradiction reconnu, mais il n'a pu encore se réaliser une seule fois; l'égalité ne fut donc qu'une belle et stérile fiction de la loi. Aujourd'hui qu'elle est réclamée d'une voix plus forte, on nous répond: « Taisez-vous, misérables! L'égalité de fait n'est qu'une chimère; contentez-vous de l'égalité conditionnelle: vous êtes tous égaux devant la loi. Canaille, que te faut-il de plus? » — Ce qu'il nous faut de plus? Législateurs, gouvernants, riches propriétaires, écoutez à votre tour.

Nous sommes tous égaux, n'est-ce pas? Ce principe demeure incontesté, parce qu'à moins d'être atteint de folie, on ne saurait dire sérieusement qu'il fait nuit quand il fait jour.

Eh bien, nous prétendons désormais vivre et mourir égaux comme nous sommes nés; nous voulons l'égalité réelle ou la mort : voilà ce qu'il nous faut.

Et nous l'aurons, l'égalité réelle, n'importe à quel prix. Malheur à ceux que nous rencontrerons entre elle et nous! Malheur à qui ferait résistance à un vœu aussi prononcé!

La révolution française n'est que l'avant-courrière d'une autre révolution bien plus grande, bien plus solennelle et qui sera la dernière.

Le peuple a marché sur le corps aux rois et aux prêtres coalisés contre lui; il en fera de même aux nouveaux tyrans, aux nouveaux tartufes politiques, assis à la place des anciens.

Ce qu'il nous faut de plus que l'égalité des droits?

Il nous faut non pas seulement cette égalité transcrite dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, nous la voulons au milieu de nous, sous le toit de nos maisons. Nous consentons à tout pour elle, à faire table rase pour nous en tenir à elle seule. Périssent s'il le faut tous les arts, pourvu qu'il nous reste l'égalité réelle!

Législateurs et gouvernants qui n'avez pas plus de génie que de bonne foi, propriétaires riches et sans entrailles, en vain essayez-vous de neutraliser cette sainte entreprise en disant : « Ils ne font que reproduire cette loi agraire demandée plus d'une fois avant eux. »

Calomniateurs, taisez-vous à votre tour, et, dans le silence de la confusion, écoutez nos prétentions dictées par la nature et basées sur la justice.

La loi agraire ou partage des campagnes fut le vœu instantané de quelques soldats sans principes, de quelques peuplades mues par leur instinct plutôt que par la raison. Nous tendons à quelque chose de plus sublime et de plus équitable : le bien commun ou la communauté de biens. Plus de propriété individuelle des terres; la terre n'est à personne. Nous réclamons, nous voulons la jouissance commune des fruits de la terre : les fruits sont à tout le monde.

Nous déclarons ne pouvoir souffrir davantage que la très-

grande majorité des hommes travaille et sue au service et sous le bon plaisir de l'extrême minorité.

Assez et trop longtemps moins d'un million d'individus disposa de ce qui appartient à plus de vingt millions de leurs semblables, de leurs égaux.

Qu'il cesse enfin ce grand scandale que nos neveux ne voudront pas croire! Disparaissez enfin, révoltantes distinctions de riches et de pauvres, de grands et de petits, de maîtres et de valets, de gouvernants et de gouvernés.

Qu'il ne soit plus d'autre différence parmi les hommes que celles de l'âge et du sexe. Puisque tous ont les mêmes facultés, les mêmes besoins, qu'il n'y ait plus pour eux qu'une seule éducation, une seule nourriture. Ils se contentent d'un seul soleil et d'un air pour tous : pourquoi la même portion et la même qualité d'aliments ne suffiraient-ils pas pour chacun d'eux?

Mais déjà les ennemis de l'ordre de choses le plus naturel qu'on puisse imaginer déclament contre nous.

Désorganisateurs et factieux, nous disent-ils, vous ne voulez que des massacres et du butin!

Peuple de France,

Nous ne perdrons pas de temps à leur répondre, mais nous te dirons : La sainte entreprise que nous organisons n'a d'autre but que de mettre un terme aux dissensions civiles et à la misère publique.

Jamais plus vaste dessein n'a été conçu et mis à exécution. De loin en loin, quelques hommes de génie, quelques sages en ont parlé d'une voix basse et tremblante. Aucun d'eux n'a eu le courage de dire la vérité tout entière.

Le moment des grandes mesures est arrivé. Le mal est arrivé à son comble; il couvre la face du globe. Le chaos, sous le nom de politique, y règne depuis trop de siècles. Que tout rentre dans l'ordre et reprenne sa place. A la voix de l'égalité, que les éléments de la justice et du bonheur s'organisent; l'instant est venu de fonder la république des égaux, ce grand hospice ouvert à tous les hommes. Les jours de restitution générale sont

arrivés. Familles gémissantes, venez vous asseoir à la table commune dressée par la nature pour tous ses enfants !

Peuple de France,

La plus pure de toutes les gloires t'était donc réservée! Oui, c'est toi qui le premier dois offrir au monde ce touchant spectacle.

D'anciennes habitudes, d'antiques préventions voudront de nouveau faire obstacle à l'établissement de la république des égaux. L'organisation de l'égalité réelle, la seule qui réponde à tous les besoins sans faire de victimes, sans coûter de sacrifices, ne plaira peut-être point à tout le monde. L'égoïste, l'ambitieux frémiront de rage. Ceux qui possèdent injustement crieront à l'injustice. Les jouissances exclusives, les plaisirs solitaires, les aisances personnelles causeront de vifs regrets à quelques individus blasés sur les peines d'autrui. Les amants du pouvoir absolu, les vils suppôts de l'autorité arbitraire ploieront avec peine leurs chefs superbes sous le niveau de l'égalité réelle. Leur vue courte pénétrera difficilement dans ce prochain avenir du bonheur commun; mais que peuvent quelques milliers de mécontents contre une masse d'hommes, tous heureux et surpris d'avoir cherché si longtemps une félicité qu'ils avaient sous la main?

Dès le lendemain de cette véritable révolution, ils se diront tout étonnés : « Eh quoi! le bonheur commun tenait à si peu? Nous n'avions qu'à le vouloir. Ah! pourquoi ne l'avons-nous pas voulu plus tôt? Fallait-il donc nous le faire dire tant de fois? » Oui, sans doute, un seul homme sur la terre plus riche, plus puissant que ses semblables, que ses égaux, l'équilibre est rompu; le crime et le malheur sont sur la terre.

Peuple de France,

A quel signe dois-tu désormais reconnaître l'excellence d'une constitution?... Celle qui tout entière repose sur l'égalité de fait est la seule qui puisse te convenir et satisfaire à tes vœux.

Les chartes aristocratiques de 1791 et 1795 rivaient les fers au lieu de les briser. Celle de 1793 était un grand pas de fait

vers l'égalité réelle, on n'en avait pas encore approché de si près; mais elle ne touchait point le but et n'abordait point le bonheur commun, dont pourtant elle consacrait solennellement le grand principe.

Peuple de France,

Ouvre tes yeux et ton cœur à la plénitude de la félicité : reconnais et proclame avec nous la république des égaux!

E

ÉCOLE SAINT-SIMONIENNE.

(Supplément à la section Ire du chapitre IX.)

I

ENFANTIN ET CAMPANELLA. — LES SOLARIENS ET LES SAINT-SIMONIENS.

Ceux qui ont lu les livres d'Enfantin et de ses collègues auront remarqué, comme moi, de nombreux emprunts à l'œuvre de Campanella, que j'ai analysée au chapitre VII. En plus d'un endroit le plagiat est tellement manifeste, que M. Villegardelle lui-même, malgré l'admiration qu'il a vouée aux réformateurs du XIXe siècle, est forcé d'en convenir. Voici comment il s'exprime à ce sujet, dans l'introduction qu'il a placée en tête de sa traduction de *la Cité du Soleil*[1] :

« Comme Campanella, Enfantin a déduit de sa métaphysique panthéistique l'idée fondamentale de son organisation sociale. C'est d'abord le pouvoir théocratique dans sa plus monstrueuse extension, pouvoir dont le despotisme embrasse à la fois le spirituel et le temporel. Dans les deux systèmes, le chef suprême est le *métaphysicien* par excellence ; il représente l'identité absolue du Dieu des panthéistes, et ne relève que de lui seul ; en un mot, il est la *loi vivante*. Enfantin et Campanella disent que Dieu dans sa trinité est *amour*, *force* et *intelligence*. Enfantin

forme trois catégories de l'espèce humaine, l'*artiste*, le *savant*, l'*industriel*. Campanella, de son côté, établit, pour vicaires de son chef suprême, des triumvirs représentant *puissance, amour* et *sagesse*. Dans le système saint-simonien, ainsi que dans *la Cité du Soleil*, la propriété individuelle est détruite, et avec elle l'hérédité; l'organisation de la société a pour but l'amélioration *physique*, *morale* et *intellectuelle* de l'espèce humaine. L'usage des instruments de travail appartient de droit à celui qui sait s'en servir, et tout travailleur remplit une *fonction sociale*. Saint-simoniens et solariens ont également inscrit sur leur bannière ce principe devenu célèbre : *à chacun suivant sa vocation, à chaque capacité suivant ses œuvres*. Mais dans le saint-simonisme, c'est l'autorité qui a mission de discerner la vocation de chacun, tandis que dans *la Cité du Soleil*, du moins sous ce rapport, la liberté humaine n'est pas sacrifiée, chaque individu ne consultant que ses goûts dans le choix de ses travaux et de ses études [1]. »

II

LA LOI VIVANTE.

La *loi vivante* est l'une des conceptions les plus originales de l'école saint-simonienne. Bazard surtout a eu le talent de présenter cette partie de la doctrine sous une forme ingénieuse et brillante.

« La loi vivante, dit-il, ne se trouve qu'aux époques organiques, et alors la loi, c'est l'homme; toujours elle a un nom, et ce nom est celui de son auteur. Et d'abord celle qui domine toutes les autres, celle qui a fondé la société, c'est, selon les temps, ou la loi de Numa, ou la loi de Moïse, ou celle du Christ, comme, dans l'avenir, ce sera celle de Saint-Simon. Bien loin

[1] P. 39 et 40.

alors que la société s'efforce de mettre dans l'ombre le législateur suprême dont l'amour prophétique lui a donné naissance, elle s'empare de son nom, elle l'incarne en elle; c'est par ce nom qu'elle est, et c'est en lui qu'elle se glorifie d'être. Toutes les lois qui, dans la suite des temps, se produisent comme l'interprétation, le développement ou le perfectionnement de la loi révélatrice, deviennent également inséparables de leurs auteurs.

« C'est toujours le législateur qu'on aime; c'est à lui qu'on obéit... Dans l'avenir, toute loi est *la déclaration par laquelle celui qui préside à une fonction, à un ordre quelconque de relations sociales, fait connaître sa volonté à ses inférieurs,* en sanctionnant ses prescriptions par des peines ou par des récompenses [1]. »

III

LA RETRAITE DE MÉNILMONTANT.

La retraite de Ménilmontant est l'un des épisodes les plus curieux de la courte existence de l'Église saint-simonienne. On ne s'était pas contenté d'abolir la domesticité et d'*organiser les travaux* de la famille; on voulait, en outre, à l'aide de conférences régulières, réaliser les vœux de Saint-Simon touchant la rédaction d'un *catéchisme philosophique* (voy. ci-dessus, p. 198). On voulait offrir au monde un résumé complet de la science moderne, plus ou moins façonnée au contact du dogme saint-simonien. *Le Livre Nouveau*, fruit de cette combinaison, n'a jamais été publié; mais le manuscrit a été communiqué à M. Louis Reybaud, et cet auteur en a reproduit quelques fragments dans ses *Études sur les réformateurs modernes*. Pour donner une idée de la vigueur de style et de la puissance d'imagination déployées par les adeptes, nous emprunterons à M. Reybaud l'apologue intitulé *la Genèse* [2].

[1] *Exposition*, t. II.
[2] M. Louis Reybaud attribue la rédaction de ce fragment à M. Michel Chevalier.

« Voici, dit *le Livre Nouveau*, la Genèse nouvelle, historique et prophétique, annonçant ce qui est détruit et ce qui doit être créé, ce qui doit mourir et ce qui doit naître.

« Écoutez :

« J'ai vu dans la nuit des temps anciens des choses merveilleuses.

« La terre disait à Dieu, au sein duquel elle circulait : « Le « bien-aimé viendra-t-il bientôt? » Dieu lui disait : « Je ne le « susciterai pas encore, car tu n'as pas un arbre à l'ombre « duquel il repose, pas un animal dont la chair ou le lait le « nourrisse. L'atmosphère qui te sert de tunique est brûlante.

« Qu'as-tu à lui donner pour le réjouir? Il cherche des « sources fraîches où il puisse se désaltérer, et je ne vois que « des flaques d'une eau bourbeuse et amère. Où sont les champs « et les trésors qui feraient sa dot? »

« Et la terre tournait.

« Elle amoncela de gigantesques arbrisseaux, des fougères plus grandes que des hautes futaies, et des roseaux semblables à des sapins. Elle se couvrit de bêtes marchantes, volantes, rampantes, aux membres allongés; elle enfanta des millions et millions de mollusques. De son sein tirant des trésors, elle les pressa en filons et en couches jusqu'à la surface du sol, mêlant les plus précieux métaux et les plus riches pierreries aux marbres et aux porphyres les plus magnifiques. Cependant l'atmosphère écrasante se changeait en une pluie vivifiante, et elle allait combler les précipices effroyables et restreindre le domaine de la mer.

« Fière alors de son ouvrage, elle se retourna de nouveau vers Dieu, et lui dit : « Viendra-t-il bientôt? »

« Dieu répondit : « Que viendrait-il faire, avec sa vie délicate « et ambitieuse, au milieu de cette vie grossière et pauvre que « tu as répandue à ta surface? »

« Et la terre, patiente, enfouit, comme en des magasins, la végétation dont elle s'était fait une première chevelure; elle retira la vie aux bêtes monstrueuses, aux mollusques informes à qui elle s'était livrée, et la donna à des êtres plus parfaits. La bourbe des eaux forma des montagnes de grès et de schiste, leur

sable se changea en couches calcaires, l'atmosphère se tempéra encore; la terre éjaculait de nouveaux métaux, de nouveaux porphyres, de nouveaux marbres qui se dressaient en montagnes ou se répandaient en masses profondes et souterraines.

« A plusieurs fois ces choses se répétèrent.

« Et à chaque fois Dieu envoyait à la terre un messager dont l'approche la faisait tressaillir. L'astre porteur de nouvelles allait ensuite au loin réjouir les mondes de la chaleur vitale qu'il avait empruntée à la terre au sein de leur majestueuse communion.

« A chaque fois, c'étaient pour la terre d'immenses joies.

« Mais à chaque fois, c'étaient pour elle aussi de grandes douleurs; car pendant que les porphyres, les marbres, les serpentines, les granits, le plomb, le cuivre, l'argent, l'antimoine, le platine, l'or, le fer, l'étain et tous les métaux bouillonnaient dans ses veines, c'était une fièvre chaude qui la dévorait. Pendant que son axe incertain se balançait et que la mer poussait d'un pôle à l'autre ses flots écumants, c'était un spasme nerveux; pendant que l'atmosphère se condensait en torrents, c'était une sueur froide qui lui ruisselait sur le corps; pendant qu'une vie nouvelle lui surgissait, c'étaient les angoisses de l'enfantement.

« Et elle s'écria avec douleur : « Le bien-aimé ne viendra-t-il « donc pas? »

« Il viendra, dit le Seigneur; car telle est ma promesse. Mon « dernier messager va partir, et il restera auprès de toi comme « témoin de ma parole; chaque jour il réjouira ta vue de l'aspect « de sa face au teint d'argent. En mémoire des ébranlements que « tu as ressentis à l'approche de mon messager, il fera mollement balancer tes eaux, et les enverra chaque jour lécher les « pieds des continents.

« Va, dit le Seigneur, achève ta parure. »

« Ivre d'amour, elle déchaîna les fleuves, les vents, la foudre et les feux souterrains. Voulant exciter les transports de l'époux par un présent magnifique, elle se déchira les flancs, les pétrit et les étendit en plaines riantes, couvertes d'arbres, de fleurs et de troupeaux, là où étaient des rochers affreux et de pestilentiels marécages; elle tamisa les montagnes, en sépara l'or des

diamants, et les sema sur les plages où le bien-aimé devait descendre, et dans les riches vallées où il devait s'asseoir.

« Elle entassa dans des cavernes, elle engloutit dans la poussière pâteuse des rochers, elle engloutit sous des coulées de basalte et de lave, les hippopotames hideux, les tigres et les rhinocéros géants, et les innombrables bandes d'ours et d'hyènes qui régnaient sous le soleil. Avec eux, elle enfouit à de plus grandes profondeurs les palestrines et d'autres bêtes aux formes repoussantes et aux effroyables cris.

« Le bien-aimé était venu. La terre eut aussi un soleil de nuit, qui, tous les jours, haletant, la suivait en tournant, comme une compagne fidèle, et qui, sans cesse fixant sur elle sa face argentée, semble épier ses mouvements, comme le chien caressant qui joue autour du maître.

« Et un autre tableau se déroula devant moi.

« Je voyais dans les mers, au sein des abîmes et sur les flots, des objets prodigieux.

« J'apercevais des régions inconnues, je distinguais une terre promise, gage de la nouvelle alliance de Dieu avec les hommes.

« Les vieux continents tressaillirent comme tressaille une famille à la venue d'un nouveau-né.

« D'innombrables îles, jusque-là silencieuses, s'agitaient, et, comme si elles n'eussent pas achevé leur crue, s'assemblaient, s'élevaient au-dessus des eaux.

« L'homme étendait son domaine; il conquérait les airs et s'y promenait en triomphateur ; il gouvernait les marées comme l'éclusier gouverne son canal; il tempérait les climats comme le chauffeur tempère son brasier ; il domptait la foudre comme jadis un de nos pères dompta le fougueux étalon.

« L'humanité de ses mains parait le monde comme un époux sa tendre épouse après une longue absence, et elle, fière de ses caresses, écartait de lui les bêtes farouches et les animaux venimeux; elle éteignait les feux des volcans, égalisait les climats, rappelait les fleuves débordés, modérait les ouragans et étalait de nouveaux empires.

« Gloire à toi, Dieu bon! gloire à toi, Seigneur Dieu, qui as donné de si douces destinées à l'homme et au monde! gloire à

celui qui est ton prédestiné et qui est notre père ! Gloire à l'homme dont la vie inépuisable se répand par rivières, hors de son sein, sur le monde, large et calme, comme le flot de l'Océan paisible ! Gloire à celui qui vit dans le monde, en qui le monde vit et qui l'appelle la moitié de lui-même !

« Gloire à lui ! car les battements de son cœur lui montrent ce que veut l'humanité, ce que veut le monde.

« Il a senti que l'homme attendait une épouse nouvelle, et il a dit la parole qui la prépare à une nouvelle union.

« Il sent que le monde veut renouer son lien avec l'humanité au moment où l'homme renouvellera le sien avec la femme ; et il avertit l'humanité des noces nouvelles que le monde lui prépare.

« Un jour vient où le Dieu du progrès, le Dieu calme, le Dieu bon, qui avait donné la terre pour épouse à l'homme et qui voyait l'époux passer en seigneur et maître sur l'épouse, et l'épouse impudique s'abrutir vilement aux pieds de son grossier époux, a envoyé son fils, le Christ, qui rompit l'union, qui dit anathème à la graisse de la terre, roula le monde sous ses pieds, couvrit l'humanité d'un cilice, lui sema la chevelure de cendres, l'astreignit à la macération, et, la poussant vers les glaces du Nord, l'enferma dans la cellule d'un monastère.

« Pendant dix-huit siècles, l'épouse se purifia, l'époux adoucit ses fureurs, et Dieu jugea que la terre approchait du temps où il pourrait les joindre l'un à l'autre. C'est pourquoi, préparant l'époux aux joies nuptiales, après l'avoir promené pendant deux cents années sur la voluptueuse terre de l'Orient, il lui ouvrit, au delà des mers, d'immenses régions où il trouva l'argent, l'or, les pierreries et les couleurs pour se parer ; où germèrent tout à coup avec profusion vingt aliments nouveaux, le sucre, le café, les épices, les liqueurs brûlantes qui excitèrent les sens engourdis par quinze siècles d'abstinence.

« Et aujourd'hui Dieu a jugé que le temps des noces nouvelles était venu pour l'homme et pour le monde, et il a de nouveau envoyé son Christ.

« Grand Dieu ! quelle est cette vaste terre encore imprégnée de l'humidité des mers que tu viens de signaler aux hommes, qui étreint l'Asie de ses bras amoureux, et dont les muscles saillent

au-dessus des eaux par des files sans fin d'îles et de récifs ?

« Quel est l'avenir de ce continent sans passé?

« Là où il y a de l'eau, y aura-t-il toujours de l'eau? et la mer ne viendra-t-elle jamais rouler ses galets là où habitent les hommes ?

« Grand Dieu ! ils l'ont appelée la Nouvelle-Hollande! Serait-ce parce qu'ils doivent y trouver un sol riche et salubre, sur lequel ils transporteront les populeuses cités qu'ils garantissent à grand'peine de l'envahissement des mers sur des plages sablonneuses?

« L'Asie, le pays du soleil et de la volupté, aura son piédestal, tout comme l'Europe savante et l'industrieuse Amérique du nord. Et la terre sera formée de trois couples harmonieusement placés, chacun de deux contrées immenses : Europe et Afrique ; Amérique du nord et Amérique du sud; Asie et Océanie ; c'est-à-dire le commencement et la fin.

« Et pendant que l'homme appelle la nouvelle épouse, les trois époux qui habitent le Nord vont appeler les trois épouses qui habitent le Midi et les attireront vers le lit nuptial qui sera, pour l'un, la Méditerranée, pour le second, l'archipel des Antilles, pour le troisième, les grandes bases de la Chine et de l'Inde. »

F

LE RADICALISME EN SUISSE.

(Supplément à la sect. III du chap. IX.)

En jetant les yeux sur les lignes dans lesquelles j'ai rappelé les tendances anarchiques du radicalisme en Suisse, plus d'un lecteur m'aura taxé d'exagération. La lecture des documents suivants suffira pour me justifier. Loin d'avoir calomnié des adversaires politiques, je suis resté bien en deçà de la réalité.

J'ai dit que les ouvriers allemands et suisses étaient devenus l'objet d'une propagande systématiquement corruptrice. En voici quelques preuves :

Le 19 février 1836, Peters B*** écrit à Rauschenplatt, l'un des chefs du mouvement :

« N'oublie pas les compliments. On peut maltraiter, piller, dépouiller un pauvre diable d'ouvrier isolé; il se laisse faire, car, en face d'un homme éclairé, il a peur. En public et lorsque l'ouvrier s'agglomère avec d'autres, la scène change. Alors l'agneau qui se laissait tondre devient loup. J'ai déjà fait souvent cette expérience. Mais ce loup a encore de petits faibles. Il aime l'encens comme un comédien. La flatterie lui monte au cœur, comme elle monte à la tête d'une coquette. Quand on tient vingt ou trente prolétaires sous sa main, il faut adopter le précepte de Schüller : leur dire des choses qu'ils ne comprennent pas et qu'on leur explique *ad libitum*, puis, sans périphrases,

leur dire avec un grand air d'enthousiaste conviction qu'ils sont justes, généreux, héroïques, les rois de ce monde et les intelligences de la terre. L'artisan suisse n'a pas de vanité. Inspirez-lui de l'orgueil en masse. Les ouvriers allemands et français se prêtent mieux que lui à ce commerce de louanges. Mais il importe considérablement de l'y amener lui aussi. Je sais bien qu'il est fort peu réjouissant de se plonger dans cette fange, de se faire orateur de cabaret ou de ruelle pour respirer les exhalaisons avinées de ces gens-là ; mais le but couvre tous ces désagréments. Le peuple a besoin d'une grosse dose de flatterie. Émoussez votre palais pour parvenir à toucher le sien, et quand les ouvriers se croiront un grand homme en perspective, soyez sûr qu'alors vous les conduirez comme un enfant. »

Le 3 février 1836, Magari écrit au comité de la Jeune Europe, alors installé à Bienne :

« Vous savez les efforts que nous faisons pour gagner les ouvriers. Les moyens les plus simples sont ceux qui réussissent le mieux. Il faut exciter leur soif des jouissances et leur peindre sous les couleurs les plus appropriées à leur ignorance la misère qui les ronge. Nos instituteurs primaires sont d'un puissant secours pour cette propagande ; mais il en manque sur plusieurs points. Le clergé les combat et les démasque. Donc guerre à mort au clergé, qui veut tuer notre poule aux œufs d'or ! Le clergé ici comme partout est notre mortel ennemi, poursuivons-le donc sans relâche. Une fois cet ennemi abattu, nous aurons vite raison des autres. La surveillance que ces bons magistrats de Suisse exercent sur nous est peu gênante ; mais il importe de ne pas faire trop de bruit, car nous avons des espions de toutes les polices à nos jambes, et Breidenstein affirme que l'Autriche et la France s'entendent pour nous faire bannir. Dans quelques années, ce sera chose difficile. Nous aurons le gouvernement central avec nous, et la Suisse sera nôtre. Jusque-là, de la prudence. Vous n'envoyez pas assez de livres pour répandre dans les campagnes. Le peuple sait lire, il va dans nos sociétés de lecture, il y chante ; donc beaucoup de

1 Crétineau-Joly, t. I, p. 82 et 83.

petites brochures et de chansons révolutionnaires. La bourgeoisie est perdue, elle a fait son temps comme la vieille aristocratie qu'elle a supplantée. C'est au tour du prolétaire, et le prolétaire suivra notre impulsion. Ménagez donc nos moyens d'action et n'épargnez pas l'argent. L'argent bien placé rend à usure. Notre usure, c'est la victoire. Qu'on tonne contre les rois et les prêtres; détruisez ces deux mobiles de la vieille société, et vous verrez ce qui restera de ses ruines. Harro-Harring vous salue tous. Il travaille à un nouveau poëme; mais le pauvre homme est un peu trop nuageux. J'aime mieux Wilhem; mais patience, mes amis, écoutez notre Mazzini et laissez-le maître [1]. »

Vers la même époque, Guillaume Marr, l'un des agents les plus actifs des sociétés secrètes, traçait les lignes qui suivent dans ses *Feuilles de l'avenir pour la vie sociale* (*Blatter der Zukunft für sociales Leben*) :

« On doit montrer au peuple quelle position indigne de l'homme il accepte. On doit lui faire voir que notre ordre social ne vaut absolument rien dans ses bases. On ne connaît encore rien de l'homme sociétaire, on ne connaît qu'une bête sociétaire. On se laisse apprivoiser et dresser, et l'on perd presque toutes dispositions au libre arbitre. L'homme doit redevenir sauvage auprès du lion du désert, afin qu'il devienne quelque chose. Qu'il brise la cage de sa ménagerie dans laquelle on le conduit çà et là comme un prodige d'apprivoisement. Les orgueilleux dompteurs d'animaux mettent encore tranquillement la tête dans la gueule du lion, car ils savent qu'il ne mordra pas encore. Mais quand un jour il mordra! — Oh! puissé-je voir de grands vices! le crime sanglant, colossal! et non pas toujours cette vertu rassasiante et cette morale qui se laisse payer. »

« Vous tous, » continue Marr se baignant en idée dans le sang d'un 2 septembre universel, « vous tous, jeunes gens de l'Allemagne au cœur noble et élevé, qui ruminez les exhortations de vos bonnes et de vos prêtres, et qui laissez détruire votre force et votre courage par le fantôme d'une providence qui doit conduire çà et là les hommes comme les mannequins d'un théâtre

[1] Crétineau-Joly, t I, p. 81 et 82.

de marionnettes, pensez qu'en vous réside la force pour donner à cet ordre social une autre tendance, et que vous pouvez détruire tout cet échafaudage mensonger de notre société moderne. Et vous, vous, pauvres et affamés, vous prolétaires chargés de peines, pourquoi vos éternelles hésitations, vos éternelles plaintes, vos prières et votre confiance? Comment ne vous est-il pas encore venu à l'idée que, dès que vous le voudrez, vous serez les puissants, que vous êtes l'immense majorité, les masses? — Le résumé de toute dégradation de l'homme, la dégradation de l'homme même est la soi-disant religion, chez nous appelée Christianisme [1]. »

Ce n'est pas tout. On ne se contentait pas de cette propagande délétère ; on descendait jusqu'au crime ! Rien n'arrêtait ces apôtres de l'anarchie et de l'impiété. Dans la surexcitation de leurs passions démagogiques, les actes les plus infâmes devenaient, aux yeux de plus d'un adepte, de simples procédés de réalisation.

Le 19 juillet 1835, un pharmacien bavarois, Frédéric Niesell, réfugié en Suisse, écrivit au poëte radical Harro-Harring :

« Mazzini te salue dans l'espoir des jours promis. Ses grandes et fécondes idées sur l'humanité s'accompliront, j'espère, de notre vivant. Quels beaux vers cette rénovation du monde, faite par nous, va t'inspirer, ô muse de la fraternité ! Moi, je n'ai que mes petits lénitifs à offrir et mon zèle pharmaceutique à faire accepter. Si les initiateurs en avaient besoin, je serais homme à empoisonner le monde entier pour assurer le triomphe du principe et de l'idée. Marchons vers le but et ne nous occupons pas des broussailles que les stupidités de la conscience voudraient jeter sur notre route pour l'embarrasser. Marchons, amis [2] ! »

La corruption, ai-je dit (p. 233), gagna de proche en proche.

Dès 1842, le communiste Kohlmeyer manda à l'*Alliance des Justes* de Lausanne :

« *La Suisse est à nous.* Nous avons vaincu l'église du Baal crucifié. Il ne nous manque plus qu'une volupté, c'est de pendre de nos mains le dernier prêtre au cou du dernier riche. Je fais

[1] Crétineau-Joly, t. I, p. 105 à 108.
[2] *Idem*, t. I, p. 84.

quelquefois d'heureux rêves. Je crois voir Rome s'abîmer au dernier éclat des trônes qui croulent. Rome, c'est la Babylone des temps modernes; contre elle la Jérusalem sanglante du prolétaire s'avance comme l'ange réparateur. Puisse-t-elle, moi vivant, écraser tous ceux qui veulent dominer l'humanité et qui se croient du génie, de la naissance, de la fortune ou de l'autorité! Nous nivelons, nous nivelons, et un jour la société, vieille bâtarde décrépite, se trouvera toute honteuse d'être condamnée à mourir par ceux dont elle a méprisé les noms et flétri les enseignements. Quel beau jour [1]! »

Parmi les fautes que plus d'un homme d'État doit amèrement se reprocher, et qui ont amené la situation précaire où l'Europe se trouve aujourd'hui placée, il n'en est pas de plus grave, de plus impardonnable que l'appui moral donné au radicalisme armé contre le Sonderbund. En Suisse, les conservateurs protestants en avaient tout autrement jugé. On en trouve une preuve frappante dans un fragment du livre que M. Cherbuliez, protestant génevois, a publié sous le titre de *La Démocratie en Suisse*. Je reproduirai ce fragment, parce que, tout en faisant ressortir l'impartialité de l'opinion que j'ai émise, il dévoile les tendances d'un parti qui aspire, aujourd'hui encore, au rôle de régulateur suprême des destinées de l'Europe.

« Le parti radical, tel qu'il nous apparaît aujourd'hui, dit M. Cherbuliez, a pour mobile, non des intérêts généraux et sérieux auxquels l'organisation politique puisse et doive pourvoir, mais des besoins individuels de licence, d'agitation et de domination, qui ne sauraient être satisfaits par aucune organisation durable. A défaut de principes qui méritent ce nom, il invoque des formules dont l'application n'admettrait ni ménagements d'aucune espèce, ni transaction avec les droits acquis.

« Ce sont des barres de fer qu'il passe comme un niveau sur toutes les institutions, et qu'il a soin de rougir au feu des passions, afin qu'elles brûlent les obstacles qu'elles ne réussiraient pas à briser.

« On trouve dans ce parti quelques enthousiastes de bonne

[1] Crétineau-Joly, t. I, p. 105.

foi, puis des esprits incultes ou bornés qui, une fois lancés dans une mauvaise direction, la suivent aussi loin qu'elle les mène; le reste se compose de renverseurs et de niveleurs pour lesquels le radicalisme n'est qu'un instrument. Tout homme que des passions mauvaises rendent mécontent de la société dans laquelle il vit est acquis au parti radical. Les médiocrités envieuses, les vanités non satisfaites, les amours-propres froissés, les ambitions refoulées, les réputations souillées, les probités équivoques, les fortunes dérangées, les existences dissolues, se rencontrent là et s'unissent dans un besoin commun de renverser ou de troubler, ne fût-ce que pour un temps, l'ordre établi par les lois et par les mœurs. A ces éléments divers s'associe enfin, occasionnellement et sans parti pris, la multitude qui n'a rien à perdre, et aux yeux de laquelle l'émeute apparaît en perspective comme un jour de vacance, comme une fête où le bruit et l'orgie feront diversion à ses travaux ordinaires.

« Derrière les manifestations du parti radical, on chercherait en vain une idée politique, une conception qui pût soutenir le moindre examen. Les formules dont il fait usage ne sont que des symboles conventionnels destinés à cacher les mobiles impurs qu'il n'ose pas encore avouer.

« Aussi les éléments dont il se compose ne sont-ils propres à aucune nation, à aucune époque, à aucune contrée; ils existent dans toutes les sociétés corrompues, qu'elles soient monarchiques ou républicaines. Partout où la vie et la misère, en s'étendant et en se propageant, ont lié par un intérêt commun des hommes appartenant à diverses catégories sociales, on voit se ranger sous la bannière tantôt d'un individu, tantôt d'une faction, cette tourbe ennemie de tout ordre légal et de tout frein moral qui forme le principal corps d'armée du radicalisme [1]. »

[1] *De la Démocratie en Suisse*, par Cherbuliez, t. II, p. 306.

FIN DE L'APPENDICE.

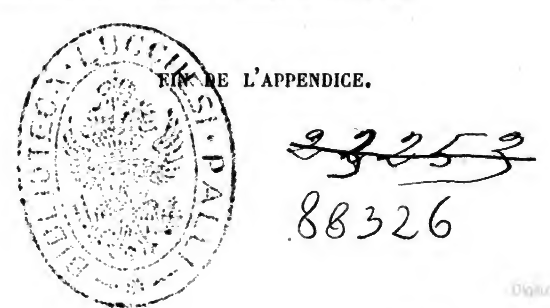


TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE II. — Rome.

CHAPITRE III. — Le christianisme.

CHAPITRE VII. — Les utopistes modernes.

CHAPITRE VIII. — le dix-huitième siècle.